



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>















# ÉTUDES AFGHANES

PAR

**V. HENRY**

LICENCIÉ ÈS-LETTRES, DOCTEUR EN DROIT,  
CONSERVATEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE DE LILLE.



PARIS

MAISONNEUVE ET C<sup>ie</sup>, LIBRAIRES-ÉDITEURS

25, QUAI VOLTAIRE, 25

—  
1882

*S. Long*  
*84*



**A**

**MONSIEUR**

**ABEL HOVELACQUE**

*Hommage de respect et de reconnaissance.*

**V. H.**



# ÉTUDES AFGHANES.

---

Grâce à l'extrême obligeance de l'éditeur, j'ai eu à ma disposition, pendant quelque temps, un grand nombre de documents relatifs à la langue afghane, où je comptais trouver les matériaux d'une thèse latine de doctorat. Ce sujet, d'une nature trop spéciale, n'ayant pu être agréé de la Faculté des lettres de Paris, je me borne à extraire des notes prises à cette intention la courte notice qu'on va lire.

Au moment même où j'abordais cette intéressante étude, les journaux de Saint-Petersbourg apportaient la nouvelle de la mort du professeur Bernard Dorn, qui le premier démontra l'origine indo-européenne de la langue afghane, et la soumit à une rigoureuse analyse. Qu'il soit permis au moindre des adeptes de la science qu'il a illustrée de payer un juste tribut de regrets à sa mémoire !

V. HENRY.

## INTRODUCTION.

« La Pactyque, l'Arménie et les pays voisins jusqu'au Pont-Euxin rapportaient quatre cents talents et formaient la treizième satrapie... » (Hérod., III, 93.)

« D'autres Indiens habitent, au nord de l'Inde proprement dite, le pays voisin de la ville de Caspatyre et de la Pactyque, et leurs mœurs ressemblent à celles des Bactriens. » (*Id.*, III, 102.)

« Darius, désireux de connaître la situation exacte de

l'embouchure de l'Indus, organisa une expédition navale... qui, partie de la ville de Caspatyre et du pays des Pactyes, descendit le fleuve dans la direction du soleil levant et arriva ainsi à la mer... » (*Id.*, iv, 44.)

« Les Pactyes étaient vêtus de sisyrnes, comme les Caspiens, et armés d'arcs et de poignards à la mode de leur pays... Les Sagartiens sont des nomades d'origine perse et qui parlent le perse, mais dont le costume tient à la fois de celui des Perses et de celui des Pactyes... » (*Id.*, vii, 68 et 85.)

Ce sont là, si je ne me trompe, puisque Strabon lui-même n'en fait aucune mention, tous les documents que l'antiquité nous fournit sur le peuple qui aujourd'hui encore se désigne sous le nom de *pukhtu* (1) ou *pakhto* (car la prononciation des voyelles est extrêmement variable), la dénomination d'Afghan étant d'origine postérieure et sans doute sémitique ou persane. Quand bien même nous n'aurions pas ici le témoignage d'une appellation nationale, conservée presque intacte à travers les siècles dans cette Asie centrale où rien ne change, la situation géographique du pays des Pactyes, clairement indiquée par le cours de l'Indus, suffirait à nous démontrer l'identité de cette nation avec le peuple *pakhto*. Comme en aucune de ses parties l'Indus ne coule vers l'est, il est évident que les explorateurs, qui ne connaissaient point les hauts plateaux du Ladakh, ni par conséquent la branche mère de ce fleuve, ont pris pour l'Indus un des affluents afghans, peut-être la rivière de Kâbul elle-même, dont le cours est en effet dirigé vers l'orient. Le caractère confus des notions géographiques de

(1) Cf. Lassen, *Ind. Alterth.*, I, pp. 428 sqq.

l'antiquité explique assez cette méprise, ainsi que l'oubli complet de la direction toute méridionale du cours de l'Indus, qui d'ailleurs, longtemps après Hérodote, était tracée de deux manières différentes par Ératosthène et par Hipparque (1).

Un seul point reste encore obscur : il semble qu'aux yeux d'Hérodote les Pactyes ne soient point des Perses, car il les oppose, d'une part aux Perses proprements dits, de l'autre aux Sagartiens, qui parlent un dialecte perse. Il est pourtant à remarquer que les Pactyes ne sont expressément opposés aux Perses qu'au seul point de vue du costume, qui devait, en effet, différer beaucoup, entre une nation déjà très-avancée en civilisation et une peuplade à peine sortie de la barbarie native ; mais il n'est dit nulle part que le pactyen différât du perse. Au reste, en supposant même que telle fût la pensée d'Hérodote, les notions ethnographiques du père de l'histoire sont beaucoup trop vagues pour qu'on leur accorde quelque autorité dans la matière.

A peine éclairés de ce rayon éphémère, les Afghans retombent aussitôt dans la nuit. Leur pays a certainement fait partie du vaste empire d'Alexandre ; mais la soumission de ces nomades montagnards n'a jamais été que nominale, et ils avaient sans doute reconquis une complète indépendance de fait dès avant que les Bactriens et les Parthes secouassent le joug d'Antiochus II. Ainsi abandonnés à eux-mêmes, à demi-barbares, sans traditions nationales ou tout au moins sans écriture qui leur permit de conserver intactes leurs traditions, ils étaient tout pré-

(1) Strab., *Geog.* (éd. F. Didot), II, 1, 34.

disposés à subir la première influence étrangère qui s'exercerait sur eux. Cette influence fut celle des Arabes, auxquels ils doivent, et l'islamisme, et une notable partie de leur vocabulaire composite, et surtout ce déplorable alphabet sémitique, aussi impropre que possible à la transcription des sons d'une langue indo-européenne (1); enfin, par voie de conséquence, l'avènement d'une littérature qui, au dire des connaisseurs, ne le cède guère à celle des Persans. Bien plus, ils empruntèrent à la Bible et au Qorân tout un corps de légendes auxquelles ils rattachèrent leur origine et qui, jointes au nombre considérable de mots arabes introduits dans leur langue, les firent prendre longtemps pour des Sémites. Éclairés aujourd'hui par les travaux des professeurs Dorn (2) et Ewald (3), qui les premiers ont donné l'éveil sur cette antique supercherie, nous avons peine à croire qu'on ait jamais pu prendre au sérieux le tissu de fables ridicules par lequel les Afghans ont prétendu se rattacher à David et à Salomon. Il le faut bien pourtant, puisque de nos jours encore ces contes trouvent çà et là quelque créance (4).

(1) Ne serait-il pas grand temps que les linguistes convinssent enfin d'un alphabet commun, composé de lettres latines et grecques, et propre à transcrire les nombreuses langues non sémitiques que l'emploi des caractères arabes rend à peu près indéchiffrables?

(2) *Ueber das Puschtu*. Mémoires de l'Académie impériale des sciences de Saint-Petersbourg, 6<sup>e</sup> série, t. V, p. 1 sq. et 436 sq.

(3) *Ueber das Pachtu*. Zeitschrift für Kunde des Morgenlandes, II, 285.

(4) Voy. surtout l'extrait du *Tazkirât-ul-Mulûk*, cité par le capitaine Raverty, *Grammar of the Pukhto* (London, 1865), p. 6 sqq. Ce très-estimable auteur, qui a composé une Grammaire, un Dictionnaire et une Chrestomathie de la langue afghane, témoigne quelque étonnement de ce que des savants européens, qui n'ont jamais étudié que dans les



Une fois l'origine indo-européenne des Afghans bien établie, une seconde question s'imposait à l'examen des linguistes, question qui n'est pas encore résolue : à quel groupe appartient leur idiome ? est-ce une langue exclusivement éranienne ? est-ce un anneau de transition entre les idiomes de l'Inde et ceux de l'Éran ? Dans la première hypothèse, dont le défenseur le plus illustre est M. Fr. Müller, l'afghan serait issu, sinon du zend, du moins d'un des dialectes bactriens dont le zend est le seul spécimen qui nous ait été conservé : il serait au zend ce qu'est le persan actuel au perse des Achéménides (1). L'autre opinion, soutenue avec éclat par le docteur E. Trumpp (2), y voit un ancien idiome indépendant, intermédiaire entre ceux de la famille indienne et ceux du groupe éranien, mais plus voisin du prâkrit que des dialectes de l'Éran (3). Sans oser rien décider entre ces deux grandes autorités, je voudrais exposer, aussi complètement, aussi impartialement que possible, les éléments de la controverse.

livres, prétendent se faire sur l'afghan une opinion raisonnée à l'encontre de ceux qui connaissent la langue pour l'avoir traduite, écrite et parlée. Les linguistes de profession sont depuis longtemps accoutumés à cet étonnement, un peu naïf, du praticien qui connaît à fond la langue dont il expose les règles, mais qui n'est point rompu aux méthodes d'analyse et de comparaison de la linguistique moderne. Une preuve entre mille de la fausseté de la légende : les noms bibliques ont exactement en afghan la forme que leur donne le Qorân ; si les Afghans les avaient pris dans leur propre fonds de traditions, ils auraient sans aucun doute une forme originale, sensiblement différente du vocalisme et de la transcription arabes.

(1) *Die Conjugation des Arghânischen Verbums*. Sitzungsberichte der K. Akad. der Wissenschaften. Wien, 1867, p. 680.

(2) *Grammar of the Pâsto*. London (Trübner), 1873.

(3) *Op. cit.*, Introduction, p. xii.

Il est peu de problèmes linguistiques plus compliqués que celui qui se propose de démêler l'origine d'un idiome qui a subi tant d'influences étrangères : sans parler de celles qui remontent à une époque préhistorique, ni des mots ou des formes empruntés au vocabulaire arabe, toujours reconnaissables à leur physionomie particulière et au pluriel brisé qui les affecte, il faut d'abord faire le départ des expressions très-nombreuses qui sont provenues du persan ; puis, à raison du voisinage, le sindhi, le pendjabi ont aussi fourni leur contingent à la langue placée sur la lisière du plateau éranien. Se rabattra-t-on sur les formes grammaticales, qui constituent toujours l'indice le plus sûr de la filiation d'une langue ? Mais les langues de l'Inde et celles de l'Éran ne présentent pas entre elles de différences grammaticales assez tranchées pour qu'on ne puisse admettre, des unes aux autres, quelques emprunts généralisés par l'analogie. Si l'anglais, avec son lexique à demi-français, est universellement reconnu pour une langue germanique, c'est que la grammaire des langues germaniques diffère trop de celle des langues latines pour qu'on les puisse confondre ; mais au contraire, le zend ressemble au sanskrit, et les idiomes issus de ces deux souches ont tant d'affinités qu'un mélange au point de contact n'a rien que de fort vraisemblable. Que l'on ajoute à toutes ces difficultés l'assourdissement des finales atones, qui ont presque toutes disparu, et l'analytisme croissant qui a détruit les anciennes désinences, en sorte que la déclinaison et la conjugaison sont devenues périphrastiques : tel est l'aspect, peu engageant, sous lequel l'afghan se présente à ceux qui s'efforcent de lui arracher son secret.

Il y a peu de chose à tirer, dans un sens ou dans l'autre, du phonétisme de l'afghan, magistralement étudié d'ailleurs par M. Fr. Müller dans un opuscule un peu antérieur à celui qui vient d'être cité ; pourtant, on ne saurait se dissimuler qu'à un examen attentif il présente une nuance sensiblement éranienne (1). Sans doute l'afghan a en commun avec les dialectes de l'Inde la série complète des sons improprement dits cérébraux ; mais cette particularité s'explique assez aisément par de simples influences de voisinage. Il est même difficile, en tout état de cause, quoi qu'en pense M. Trumpp, de l'expliquer autrement ; car si l'on admet, ce dont on demeure généralement d'accord, que les linguales du sanskrit proviennent des idiomes dravidiens, qui du fond du Décan n'ont certes jamais pu agir sur la langue des habitants du plateau afghan, on est bien forcé de croire à une contamination qui s'est étendue de proche en proche par le Pendjâb et la vallée de l'Indus. C'est ainsi que les patois de la Lorraine, incontestablement français, ont emprunté aux dialectes germaniques de la Lorraine allemande une aspiration profonde et gutturale que le passé de la langue romane ne suffit probablement pas à expliquer (2). L'existence et le fréquent emploi des linguales ne prouvent donc rien ni pour ni contre les affinités prâkritiques de l'afghan, par la seule raison qu'en prâkrit même les linguales sont adventices : la comparaison de deux langues ne doit point porter sur leurs caractères accidentels.

(1) *Ueber die Sprache der Afghanen*. Ibid. Sitzung vom 4. Juni 1862.

(2) Communication faite par M. L. Adam au congrès des Sociétés savantes à la Sorbonne, 1881.

Si donc nous faisons abstraction du phonétisme, très-complexe et profondément altéré, de la langue afghane, pour ne nous occuper que de la grammaire, nous aurons à passer en revue ce qui reste des anciens éléments formatifs des thèmes et des désinences de déclinaison et de conjugaison : vestiges d'une antique origine, d'autant plus précieux qu'ils sont plus clair-semés. Quelques questions de phonétique, que soulèvera l'étude de la morphologie, y trouveront mieux leur place que dans une exposition isolée. L'ensemble de cette étude comprendra par conséquent trois divisions.

## CHAPITRE I<sup>er</sup>.

### FORMATION DES THÈMES.

Comme il est d'usage, nous étudierons séparément la formation des thèmes nominaux et celle des thèmes verbaux, bien qu'il y ait fort peu de chose à dire de la dérivation verbale, qui est presque inséparable de la conjugaison.

#### § 1<sup>er</sup>. — *Thèmes nominaux.*

I. Les thèmes-racines ne foisonnent pas en afghan, et cette rareté se conçoit bien ; en effet, les finales se sont à tel point assourdies, les mots se sont tellement élimés et réduits par le frottement, qu'un très-grand nombre de monosyllabes peuvent donner l'illusion d'une racine, alors qu'ils contiennent un ou deux suffixes plus d'à moitié rongés par le temps : il suffit de citer *wrōr* (frère) = zend

*brātarē*, et *mr-ā-l* (mourir), qui, selon toute probabilité, équivaut à i.-e. *mr-ta-ta* ou *mr-ta-ra* (1). Ce phénomène, bien connu des linguistes et admirablement défini par Bopp (2), a déjà causé, entre autres erreurs, la mémorable chimère des celtomanes. Il faut donc n'envisager qu'avec une extrême circonspection ces monosyllabes décevants et ne recevoir pour des thèmes-racines que les mots auxquels il sera impossible d'assigner une autre descendance. Voici, par exemple, le thème *pxah* ou *xpah* (3) (pied), qui, malgré une gutturale anaptyctique et assez inexplicable, ne saurait être séparé de la racine *pad* : le mot est bien afghan, car le doublet persan *pāi* existe aussi en afghan ; mais représente-t-il la racine simple *pad* ou la racine thématisée *pad-a-*, qui toutes deux existent en sanskrit ? La question a bien son importance, car le zend ne possède que cette dernière, sous la forme *padh-a-*, en sorte que, suivant la solution qu'on préférera, *xpah* sera d'origine éranienne ou indo-éranienne. En vain arguerait-on, en faveur de la première opinion, de l'*h* afghan, qui ne pourrait représenter la dentale simple du sanskrit et proviendrait de la dentale aspirée du zend, car cet *h* peut fort bien n'être qu'une convention d'écriture, la manière arabe de noter l'*a* final, que nous retrouverons encore dans bien d'autres désinences : menus inconvénients de l'alphabet sémitique appliqué aux langues aryennes. Com-

(1) V. infra, XII, 1°. — L'abréviation i.-e. signifie partout « indo-européen. »

(2) V. Bopp., *Gramm. comp.* (trad. Bréal), t. I, § 111.

(3) Le *χ* est une aspirée analogue au *ch* allemand de *licht* (*ch* doux) ; elle n'est usitée que chez les Afghans orientaux ; ceux de l'ouest y substituent le *ch* français, v. g. *pāχto* et *pāsto*.

ment donc trancher la question ? Je crois bien que tout le monde néanmoins, sans qu'il y ait d'argument décisif, la résoudra d'instinct en faveur du zend *padh-a-*; mais un solide critérium fait ici complètement défaut.

On ne sait au juste que dire de *xaγ* (1) (voix), sinon que sa concordance possible avec le thème-racine sanskrit *vak-* ou zend *vahk-* est singulièrement compromise par la nécessité où l'on serait d'admettre la permutation inexplicable d'une labiale initiale en dentale sibilante. La prononciation *šaγ* (Dorn) fait penser à une gutturale adventice développée sous l'influence du *v*, v. g. *gvakh* (2), puis dégénérée en chuintante.

On voit plus clair dans la filiation de *hor*, 'or et (en prononçant vocaliquement l'alif initial) *aor* (feu), que M. Raverty identifie bien à tort avec l'hébreu 'ur ; l'arménien *hur* est là pour nous mettre sur la voie et nous avertir que nous n'avons point affaire à une racine sémitique, mais à celle d'où sont issus le grec *πῦρ* et le gothique *fuir*. La permutation de labiale en aspirée est fort concevable par l'intermédiaire d'une labiale aspirée *ph* qu'a dû développer le parler rude de ces peuples montagnards. Si donc, ce qui est fort probable, *πῦρ* est un thème-racine, nous reconnaitrons la même qualité à l'afghan *hor*.

Le thème *nwar* (soleil) ne saurait évidemment se séparer du thème-racine zend *hvarē* (racine indo-européenne *swar*, luire) ; mais l'*n* initial est difficile à expliquer. Ce qui paraît le plus vraisemblable, c'est la permutation de la

(1) Le *γ* est une aspiration profondément gutturale. — Ce mot se trouve dans le lexique de Dorn, mais Raverty ne le donne pas.

(2) Comparer gothique *dagm-s* (arbre) = i.-e. *bhau-ma-s*.

gutturale initiale en un *ʾ* guttural, soit *\*nwar*, puis la dégradation insensible de cet *ʾ* en *n* dental, à peu près comme l'ottoman (mer) s'est prononcé successivement *den̄giz*, *den̄iz* et *deniz*. On voit que ce procès nous ramène irrésistiblement à une origine bactrienne, car il serait incompatible avec la sibilante initiale du sanskrit. Ce qui complique la difficulté, c'est qu'il existe un autre mot, *nmar* (soleil), absolument synonyme de *nwar*, et auquel on ne saurait, ce semble, assigner une origine différente : la labiale *w* aura permuté en nasale sous l'influence de la nasale précédente.

II. Les thèmes primaires formés au moyen du suffixe *-a-* (masculin ou neutre) ont en général perdu leur voyelle finale et présentent la plus grande similitude extérieure avec les thèmes-racines. On en a déjà vu un exemple. A la même catégorie appartient *bār* (fardeau) = i.-e. *bhār-a-*, grec *πίπος*, et *kar* (fait) = i.-e. *kār-a-*; car, si ce thème équivalait morphologiquement au nom verbal (participe passif) dont il reproduit le sens, le radical ne pourrait contenir un *a*, qui tombait nécessairement dans l'indo-européen *kr-tā-*, chute que l'afghan respecte dans la forme de l'infinitif *kr-āl*. Il en faut dire autant de quelques autres sol-disant participes passifs, qui ne sont en réalité que des noms en *-a-*, v. g. *xōr* (mangé) du verbe *xwar-āl*, racine i.-e. *gvar* ou *bor* dans le grec *βιόρστος* et le latin *vorare*, comparer surtout grec *βίρ-α*, et *lēs* (chargé) du verbe *lēs-āl*, équivalent exact d'une forme zende *\*daiz-a-* (1),

(1) Il est bien entendu que je ne m'arrête pas à justifier les permutations admises, en tant qu'elles résultent sans conteste des lois exposées et démontrées par M. Fr. Müller, *op. cit.*

dont la racine est zend *diz*, sanskrit *dih* et grec *θη* (*θηγγάνω*), le tout de l'i.-e. *dig*h (toucher, amasser).

Toutefois, il ne serait pas exact de dire que l'*-a-* thématique est partout tombé en afghan : il subsiste, au contraire, sous la forme qu'on va voir, mais seulement à la finale des noms susceptibles des deux genres, où la nécessité d'une désinence pleine se fait sentir pour différencier le masculin du féminin. Tel n'est pas le cas des thèmes formés à l'aide du simple suffixe *-a-*, qui, même dans la langue proethnique, échangeaient rarement leur *-a-* contre l'*-a*, A indice du féminin ; mais c'est le cas des thèmes en *-na-*, *-ra-*, *-wa-*, etc. (v. g. *ak-wa-s*, *ak-wā*), presque tous susceptibles de prendre la double terminaison, et surtout des noms verbaux en *-ta-*, à peu près les seuls qui en afghan aient conservé cette particularité sur laquelle je reviendrai. Pour le moment, un seul exemple de l'échange des deux désinences suffira pour le faire comprendre : ce sera le mot *kūtāh* (chien), féminin *kūtāh*, qui nous reporte évidemment à une forme primitive *kwanta-*, affaiblie en *kunta-* : si l'on coupe le thème ainsi *ku-n-ta-*, on y verra un thème secondaire sorti du proethnique *kwan-* (sanskrit *cvā*, grec *κύων*) par l'adjonction du suffixe *-ta-*, formation peu vraisemblable ; si au contraire on coupe *kunt-a-*, *kunt-ā*, et qu'on admette l'adjonction du suffixe *-a-* ou *-ā* à un thème primaire *kwant-* en vue de préciser le sexe de l'animal, il semble que l'on est plus près de la vérité. Ce serait un sérieux argument en faveur de la thèse de M. Hovelacque, qui pense que la dentale finale du germain *hund-s* n'est point épenthétique et fait partie du thème (1).

(1) V. Hovelacque, *Grammaire de la langue zende* (Paris, 1878),



III. Les thèmes formés à l'aide du suffixe proethnique *a<sub>1</sub>A* (sanskrit *ā*), généralement du genre féminin, sont encore très-reconnaissables, bien que, comme les précédents, ils aient pour la plupart laissé tomber leur finale : ainsi nous assimilerons sans difficulté *xākh* (branche), persan *sākh*, au sanskrit *çākh-ā*; *āb* (eau) au latin *aqu-a*; *var* (porte), persan *dar*, au grec *θύρα*, soit i.-e. *dwar-ā*. Dans les noms sexués où la désinence subsiste en vue de la différenciation des genres, elle consiste en un *a* pur et bref que je transcris par *ā*, en opposition avec celui du masculin indiqué par *ā*. Il va sans dire que l'écriture arabe ne possède aucun signe pour rendre ces nuances, et que le seul fatha doit servir à la fois pour l'un et l'autre *a*; mais la différence est, paraît-il, très-sensible à la prononciation : nouvel exemple de l'inexactitude des transcriptions en caractères sémitiques.

Cet ablaut *ā* à étant admis en fait, il s'agit de prouver qu'il correspond bien au changement de désinences de la langue proethnique, autrement dit qu'on peut poser la formule *kūtāh* : *kūtāh* = *ak-wā* : *ak-wa-s*.

1° Il est bien entendu qu'il faut, au masculin comme au féminin, faire complètement abstraction de l'*h* final, qui n'a rien de commun avec le visarga du sanskrit. L'*s* désinentiel du nominatif masculin n'a pas plus de représentant en afghan qu'il n'en a, par exemple, dans les langues romanes, et l'*h* n'est ici qu'une transcription arabe (*la marbouta*) qu'en bonne règle nous aurions le droit et le devoir de supprimer. Quelques auteurs ont même transcrit l'*a* final par

p. 111. *Contra* : Curtius, *Gdzg. d. Gr. Etylm.*<sup>5</sup> (Leipzig, 1879), p. 159.

un simple fatha ; mais cette orthographe n'a point passé dans l'usage (1).

2° Ce premier point admis, il est à remarquer que les deux désinences afghanes correspondent aussi exactement que possible à la valeur phonique de celles de l'indo-européen ; en effet, l'indice proethnique du masculin neutre était, du moins au nominatif et à l'accusatif, un *a* nuancé d'*o*, le phonème que la plus récente linguistique représente par *a<sub>2</sub>*, et qui a donné en sanskrit-et en zend *a*, en grec *o* (ο-ι), en latin *u* (-*u*-s), etc. ; celui du féminin était *a<sub>1</sub>A*, c'est-à-dire un *ā* franc et long, qui a persisté, mais en s'abrégeant, dans toutes les langues de la famille. Eh bien ! le phonème afghan *ā* est aussi un *a* sourd et teinté d'*o* ou d'*u*, à tel point qu'il se confond parfois avec ce dernier son, et que tel auteur transcrit *pukhtu*, on l'a vu, le nom qui se prononce en réalité *pāxto* ; d'autre part, la finale du féminin est un *a* pur et bref, qui se place évidemment sur la même ligne que celui du grec *μοῦσα*, du latin *rosa* ou du slave *vodā*. Que conclure de là, sinon l'identité absolue de désinences où nous voyons concorder à la fois et la nuance phonique et la fonction grammaticale ?

3° Il faut ici aller au-devant d'une objection qu'on ne manquera pas de nous faire : eh quoi ! l'afghan, cet idiome corrompu et réduit, aurait donc un vocalisme plus pur que celui du sanskrit et du zend ! il aurait conservé deux nuances d'*a* que ses congénères plus anciens ont confondues en un seul son ! Et pourquoi non ? Ce ne serait pas la première fois qu'une langue barbare où

(1) E. Trumpp, *op. cit.*, p. 31.

l'écriture, cet agent aussi perturbateur que conservateur, n'est intervenue que fort tard, serait demeurée plus fidèle au type primitif que ses congénères plus cultivées. Au reste, qui oserait affirmer que l'indien et l'éranien ont de tout temps noyé dans l'uniforme couleur de l'a deux ou trois phonèmes sensiblement différents que la langue proethnique distinguait (1)? Passons condamnation sur le sanskrit, dont la prononciation est fixée depuis longtemps, et dont l'alphabet, d'ailleurs, se moule si exactement sur le phonétisme, qu'il est impossible d'y supposer deux sons différents représentés par le même signe. Mais qui niera que le zend, dont le vocalisme est plus riche, ait pu parfaitement posséder deux nuances d'a notées, comme en afghan, par une seule lettre? Sans être aussi imparfait que l'alphabet arabe, l'alphabet zend, d'origine également sémitique, est loin d'offrir toute la précision désirable, et l'avenir réserve plus d'une surprise à ceux qui voudraient s'en tenir à la rigide monotonie de la prononciation des manuels. N'est-ce pas l'arménien qui a révélé aux linguistes l'existence d'un o proethnique que les autres langues indo-européennes ne pouvaient que faire soupçonner (2)?

4<sup>e</sup> Un argument *a contrario* de quelque poids se tire de ce que les noms terminés par un *āk* qui n'a manifestement rien de commun avec l'a, suffixal de la langue

(1) Pour tout ce qui concerne la confusion des phonèmes proethniques, nous ne pouvons mieux faire que de renvoyer aux délicates et rigoureuses analyses auxquelles s'est livré M. de Sanssurre dans un ouvrage qui est un chef-d'œuvre de précision linguistique, *Mémoire sur le système primitif des voyelles*, Leipzig, (Trubner) 1879.

(2) Sanssurre, *op. cit.*, p. 96 sqq.

proethnique, ne forment pas leur féminin en *āh* : ainsi *γō-bāh* (bubulus), où l'*ā* est radical (comparer sanskrit *gō-pā*), fait au féminin *γobanāh*, et cette terminaison *anāh*, qu'il faut peut-être ramener, avec celle du sindhi *ānī*, au proethnique *-nt-ja*, n'a en tout cas rien de commun avec l'ablaut à *ā* que nous étudions. Que l'on ne pût cependant signaler quelques cas où l'*ā* non-suffixal se changerait en *ā* au féminin, je n'oserais l'affirmer, bien que je n'en aie point rencontré ; mais, s'il en existait, il faudrait les inscrire au compte de l'analogie, dont on connaît l'influence perturbatrice.

5° Il ne faut point se laisser arrêter par les formes grammaticales dans lesquelles l'*ā* intervient pour former le féminin des noms, surtout de noms verbaux qui ne se terminent point par *ā* au masculin, comme dans *mar* (mortuus), féminin *mṛ-āh* ; en effet, en dépit de l'apparence, il n'y a très-probablement point parité entre ces deux thèmes, et *mṛ-āh* n'est point le féminin de *mar*. Ce dernier, avec son *a* radical conservé, n'équivaut pas au sanskrit *mṛ-tā-s*, où l'*a* est tombé, mais au sanskrit *mar-ā-s* ou au lithuanien *mār-a-s*, bien que le sens ne concorde pas exactement, et le véritable équivalent afghan du sanskrit *mṛ-tā-s*, ainsi qu'on le montrera plus loin d'après M. Fr. Müller, serait *\*mṛ-āh*, forme résultant des dégradations successives *mṛ-la*, *mṛ-da*, *mṛ-ra* et enfin *mṛ-a*. Ainsi *mṛ-āh* est le féminin d'un nom verbal *mṛ-āh*, bien que fonctionnellement cette forme semble se rattacher à *mar*.

Concluons de ce rapide examen que la désinence permutante *āh āh* reproduit fidèlement le procès grammatical *-a<sub>2</sub>- -a<sub>1</sub>A* de l'indo-européen, et que nous nous trouvons

ici en présence d'un des vestiges les plus certains et les mieux conservés de la langue proethnique, maintenu par la nécessité de distinguer le genre dans les noms verbaux.

IV. Le suffixe primaire *-i-* a partout disparu, et l'on ne peut que le restituer par conjecture, par exemple dans *gar* (msc. montagne) = zend *gair-i*, sanskrit *gir-i*, ou dans *čār* (œuvre), qui toutefois s'apparenterait tout aussi bien au zend *kār-a* qu'au sindhi *kār-i*, si les désinences de déclinaison ne le rapportaient manifestement à ce dernier ; mais parfois la finale du nominatif ayant disparu, les finales du cas oblique se confondent entre elles par analogie, et tout critérium fait défaut pour retrouver la forme thématique primitive du nom. Si le latin était complètement perdu, saurait-on au juste quels suffixes ont présidé à la formation de vocables tels que *un*, *fin*, *main*, qu'on ne connaîtrait que dans leur forme actuelle ?

V. Le suffixe primaire *-u-* a disparu également, et je n'ai même trouvé qu'un exemple certain d'une formation où il est intervenu : c'est *khōζ* (1) (doux), équivalent exact d'une forme zende conjecturale *\*qhād-u*, laquelle nous reporte au sanskrit et i.-e. *svād-u-*. Cette concordance est fort remarquable. Un assez grand nombre de mots afghans se terminent par un *ū* long, mais ce sont des noms dérivés et non des thèmes primaires. Malgré son caractère secondaire, cette désinence *ū* offre encore un haut intérêt, car elle nous ramène évidemment au sanskrit *-āu-* et au grec *-ου-*, que l'on s'accorde généralement aujourd'hui à envisager comme une abréviation de *-ου-* : ainsi le nom

(1) ζ représente une articulation intermédiaire entre *dx* et *dz*.

de peuple *pāxtīl* ou *pāxtō* me paraît formé exactement d'après le même principe que *θωκός* (1).

VI. Le suffixe *-ja-* est déjà fort rare en zend, soit qu'il ne s'y soit point propagé, soit qu'il ait été de bonne heure réduit à un simple *i*. On ne s'étonnera donc pas de ne point le rencontrer en afghan, à moins qu'on ne veuille le reconnaître dans *zar-d* (jaune, cf. *zar*, or), que l'on tirerait du zend *zar-i*, sanskrit *har-i*, tous deux représentants légitimes de *i.-e. ghar-ja-* (2) ; mais la permutation de *j* en *d* est assez difficile à accepter, et d'ailleurs je ne suis point sûr de *zard*, qu'on ne trouve pas dans le dictionnaire de Raverty.

VII. La disparition certaine et constatée du suffixe primitif *-wa-* confirme ce qui vient d'être dit de la chute de son homologue *-ja-*; car ici du moins, nous possédons un exemple incontestable, le thème *ās* (cheval) = *i.-e. ak-wa-*. La désinence *a* étant tombée la première, la semi-voyelle *u* *w* s'est trouvée dénuée de support et a dû fatalement permuter en *u*, puis tomber à son tour : c'est ainsi que je conçois le procès. Mais il y a à cela une grande difficulté : c'est que le zend et le perse présentent, en regard du sanskrit *aç-va-*, la forme *aç-pa* avec permutation régulière de *w* en *p* après le *ç*, et que cette permutation, M. Fr. Müller l'a démontré, n'est pas étrangère à l'afghan (3). Faut-il donc admettre en afghan la chute, assez inexplicable, de toute la syllabe *pa* ? Faut-il, au contraire, en

(1) Cf. G. Meyer, *Griechische Grammatik* (Leipzig, 1880), § 321.

(2) Cf. Hovelacque, *Grammaire zende*, p. 116.

(3) *Ueb. d. Spr. d. Avghānen*, p. 4. — Mais il se peut que le *w* ait ici échappé à l'influence du *ç* précédent, parce qu'il n'était pas dans la même syllabe.

maintenant le procès phonique tel qu'il est tracé plus haut, confesser qu'en ce point l'afghan se rapproche plus du sanskrit que de l'éranien ? J'avoue que je pencherais plutôt pour le dernier parti.

VIII. Les suffixes dont l'initiale est *m*, soit spécialement *-ma-* (gr. *-μα-*), *-man-* (gr. *-μν- -μν-*) et *-mn-* (gr. *-μα-*, lt. *-men-*), sont encore reconnaissables ; mais toute la finale est tombée, et l'*m* seul subsiste. Ainsi apparaissent *gar-m* (1) (chaud) = i.-e. *ghar-ma-s*, qui s'est réduit au point de ressembler presque trait pour trait à l'anglo-allemand *warm*, et *nā-m* (nom) = i.-e. *na, o-mn* ; mais ce dernier est probablement emprunté au persan, car l'afghan n'a guère de mots abstraits de son propre fonds. Il n'y a rien à dire du suffixe *-ma-na-* qui en zend déjà n'affecte plus aucune formation primaire. Quant au suffixe *-ana-*, très-fréquent en afghan, il semble n'avoir rien de commun avec le suffixe proethnique de même forme ; nous le retrouverons dans la dérivation secondaire.

IX. Les suffixes dont l'initiale est *n*, soit *-na-*, *-ni-*, *-nu-*, n'ont pas eu la même fortune que les précédents, qui se dénoncent du moins à l'œil par leur initiale conservée : dans les exemples très clair-semés de formations qu'on peut rapporter aux suffixes en *n*, déjà rares dans la langue zende, l'*n* même a complètement disparu ; car *stā-n* (lieu) = zend et perse *štā-na*, est un mot persan. Ainsi en est-il de *māh* (2) (lune) = i.-e. *mā-nā*, et de *khūb* (sommeil), persan *khwāb*, où il n'est pas difficile

(1) Le substantif abstrait *garmaḥ* ou peut-être *γarmāḥ* (chaleur) est évidemment de formation secondaire.

(2) L'*h* est épenthétique et de transcription arabe.

de reconnaître le zend *qhaf-na* = i.-e. *swap-na-s*; à eux deux l'afghan *khūb* et l'arménien *qhun* se complètent l'un l'autre, et ramènent au type zend (1) : la chute complète du suffixe en afghan ne saurait donc faire l'ombre d'un doute. De même la syllabe *-nu-* a entièrement péri dans *zōe* (fils), dont l'identité primitive avec *su-nu-s*, zend *hu-nu*, est bien manifeste, malgré cet *e* final adventice dont l'épenthèse est malaisément explicable (2).

X. Le suffixe primaire *-ta-* et ses analogues *-ti-*, *-tu-*, ont subi deux genres d'altération très-différents.

Dans le cas où l'*a* final atone a disparu, la consonne qui le précédait est tombée, elle aussi, et le thème s'est réduit au seul radical; cette disparition de la dentale a été sans doute précédée d'un affaiblissement en dentale sonore semblable à celui qui s'est produit en persan, v. g. dans *rod* (ruisseau) = *ro-d*, i.-e. *sru-tā-*. C'est ce que montre bien la comparaison de l'afghan *wō* et du persan *bā-d* (vent) = *wā-tā-*, le dernier montrant la trace du suffixe, que le premier, moins altéré quant au radical, a complètement laissé effacer.

Mais au contraire, dans les cas où la désinence s'est maintenue, c'est-à-dire essentiellement dans les noms verbaux en *-ta-* (masculin), *ta<sub>1</sub>A* (féminin), en vue de la différenciation des genres (3), la consonne suffixale a également

(1) On remarquera également l'affaiblissement du phonème *wa* du radical en *u*, par lequel les formes de l'afghan et de l'arménien se placent sur la même ligne que le grec *ὑπ-ν-ς*. Le persan est plus pur que le grec et même que le zend.

(2) Comparez cependant le persan *zadah*, qui ramène plutôt à *su-tā-s*.

(3) V. sup., nos II et III.



subsisté, sinon sous sa forme primitive de dentale sourde, du moins virtuellement et par représentation, suivant les distinctions qu'on va lire et qui sont empruntées à la notice de M. Fr. Müller (1) :

1° Le *t* se maintient intact à la suite d'une vibrante (*l*, *r*), qui permute en *s* devant lui : ainsi, de la racine *skul*, qui est la même que celle du sanskrit *chur* = i.-e. *skur* (scindere), sort *\*skul-ta*, puis *skus-tàh*. Le procès est le même quand la vibrante se change en *χ*, car le *χ* n'est qu'une variété de sifflante : v. g. racine *lwar* (être séparé) = sanskrit *dhvar* (?), courber, fléchir, d'où *lwaχ-tàh*, etc.

2° Le *t* subsiste aussi à la suite des gutturales, des palatales et des dentales sourdes, puis la consonne finale de la racine s'assimile au *t* subséquent ; mais comme la double articulation qui en résulte n'est indiquée ni par la prononciation ni par l'écriture, il a vraiment fallu l'œil exercé de l'analyste pour la découvrir. Elle se dénonce toutefois, et par la réduction de la racine (chute de l'a radical) qui est l'indice régulier du nom verbal en *-ta-* et par un allongement compensatoire qui affecte la voyelle radicale et remplace la consonne assimilée : ainsi *kāt-àh*, de racine *kat* (dire, cf. sanskrit *kath*), est certainement pour *kat-tàh* ; *kūt-àh*, de racine *kut* (trancher, cf. sanskrit *kunth*), pour *kut-tàh* (2) ; *mīt-àh*, de racine *migh*

(1) *Conjugation*, p. 678 sqq.

(2) M. F. Müller écrit *kūt-ta* et admet par conséquent que la longue précède à la chute de l'une des consonnes ; mais je crois la brève plus conforme à la règle de formation des thèmes en *-ta-*. Si l'on retrouve la longue au thème du présent, c'est que celui-ci est toujours gounifié.

(mingere), pour *mik-tàh*, etc., tandis que *wa-tàh* (allé) montre la brève comme représentant normal de la nasale sonnante du proethnique *gm-tá-s*, sanskrit *ga-tá-s*, de racine *gam*. Voilà du moins ce que permettent de conjecturer quelques formations régulières, en dépit d'assez nombreuses anomalies qui ne doivent point surprendre dans une langue encore si peu cultivée et si imparfaitement transcrite.

3° Après les voyelles, surtout après *ē*, le *t* permute ordinairement en *d*, mais non pas toujours, puisque nous venons de voir *wa-tàh* = *ga-tá-* : v. g. *arwē-dàh* (entendu) = sanskrit *crāvi-tá-* avec *a* préfixé, étymologie hasardée sous toutes réserves (1).

4° Il en est de même après les dentales sonores et les nasales.

5° Enfin, après une vibrante qui ne permute pas en *s*, ou bien encore après *j* et *w*, le *t* s'est également adouci en *d*, mais il a en outre subi une assimilation régressive et s'est confondu avec la consonne précédente, sans que l'écriture ait gardé trace de la double articulation qui en est résultée. On a déjà rencontré le thème *mr-àh* = *mr-tá*; on trouve de même : racine *aol* (laver), sans doute identique à *wad ud* (i.-e., eau), d'où *\*aol-dàh* et *\*aol-làh*, enfin *aolàh*; racine *khwar* (manger), d'où *\*khwar-dàh*, *khwaràh*; racine *slaw* (briser), peut-être issue de la forme proethnique inconnue qui a produit aussi le gotique *slah-an*, soit par conjecture *slag*, d'où *\*slaw-dàh*, *slawàh*, etc. Il serait bien aisé de multiplier les exemples; mais ceux qui précèdent suffisent pour

(1) Je n'ai pas trouvé pour ce cas d'exemple d'une formation primaire.

éclairer sur la nature de cette formation importante, qui est la clé de toute la conjugaison afghane.

Ainsi le suffixe *-ta-* se retrouve avec certitude, plus ou moins altéré, dans le participe passif de l'afghan. Toutefois, si ce point est hors de doute, il faut bien reconnaître qu'il plane encore sur le vocalisme radical de cette formation une certaine obscurité, qui est due soit aux dégradations qu'il a pu subir, soit aussi à ce que telle voyelle radicale, notée longue par un auteur, est donnée pour brève par un autre, en sorte que les apophonies primitives qui caractérisaient les thèmes en *-ta-* se mêlent et se confondent de la manière la plus capricieuse. Une étude approfondie du phonétisme afghan est encore à faire, et malheureusement nous ne la croyons pas possible avec les documents que nous avons eus sous les yeux.

XI. Le suffixe primitif *-ra-* se retrouve peut-être dans *sîr* (rouge), qu'on peut ramener au zend *çukh-ra*, racine *çuk* (briller); toutefois, le féminin *sardh* s'apparie mal avec une racine contenant un *u*, à moins qu'on ne le prononce *sàrah*, en admettant la confusion toute mécanique des deux sons très-voisins de l'*u* et de l'*à*. Mais l'importance particulière du suffixe *-ra-* consiste dans la faculté qu'il possède de s'adjoindre au précédent pour former un nom verbal amplifié, équivalent à ce que serait, par exemple, *mṛ-ta-ra-*; la formation indô-européenne la plus proche parente de celle-là, au point de vue morphologique, sinon tout à fait au point de vue fonctionnel, est le participe latin en *-tū-ru-*; celle qui y répond le mieux au point de vue fonctionnel est le participe passif persan amplifié au moyen du suffixe secondaire *-ka-*, devenu en

persan un simple *h*. En effet, on peut, avec M. Fr. Müller, formuler d'une manière générale la règle suivante : les verbes qui en persan forment leur participe en *-ta-* (persan *t* ou *d*) ont en afghan le même affixe, dont on vient de voir la forme; ceux qui en persan amplifient l'affixe *-ta-* au moyen de l'affixe *-ka-*, soit *-ta-ka-* (persan *-ta-h*) l'amplifient en afghan au moyen de l'affixe *-ra-*, soit *-ta-ra-*, devenu par réduction *tâl*, *dâl*, *âl*, conformément à ce qui vient d'être dit. Ainsi, de racine *man* (penser) est sorti d'abord le nom verbal *man-ta-*, et, par dégradations successives, *man-da-*, *man-na-*, enfin *manàh*; mais cette dernière forme elle-même est inusitée et remplacée par *manâl* = *man-à-l*, qui est à *manàh* ce que *man-ta-ra-* est à *man-ta-* (1). On dit de même *katâl* (vu), *mīlâl* (mictus), *ḡandâl* (ri), *wayâl* (parlé), etc. (2). Rien n'est plus aisé à comprendre que cette formation : on sait que le paléoslave forme aussi un nom verbal au moyen du suffixe *-ra-* devenu *lŭ*; la seule différence, c'est qu'en paléoslave le suffixe s'attache directement à la racine, tandis qu'en afghan il se greffe sur un autre suffixe de même nature.

(1) Cet exemple permet de constater les dégradations qu'a dû subir le procès régulier de formation des noms verbaux en *-ta-* : le thème en *-ta-*, tiré normalement de racine *man*, n'est point *man-ta-*, mais *mn-tá-*, avec chute de l'*a* et nasale sonante, laquelle, dans les langues éranienues comme en sanskrit et en grec, est représentée par un *a*, par suite *ma-tá-*, cf. grec (ἀντί-)ματο-ς. Il faut que ce nom verbal régulier soit tombé en désuétude, puis qu'on en ait refait un autre par analogie sur la racine pleine, à une époque où l'oreille avait perdu la notion des nuances vocaliques du phonétisme proethnique.

(2) Pour ce dernier, *wayàh* est également usité. — Cf. Trumpp, *op. cit.*, p. 212 sqq.

XII. Il est impossible de séparer du nom verbal en *-âl*, qui joue le rôle de participe passif, l'autre nom verbal en *-âl* qui remplit la fonction d'infinitif. Dans les verbes dont le participe est en *-âh*, on obtient l'infinitif par le changement d'*âh* en *âl*; dans ceux où le participe est en *-âl*, l'infinitif est, extérieurement du moins, identique au participe. On vient d'expliquer par *-ta-ra-* l'*âl* participial, et cette explication est fort satisfaisante; mais la désinence de l'infinitif est loin d'être aussi claire. Quel suffixe s'est greffé sur *-ta-* et a laissé pour résidu cet *l* final? Toutes les langues congénères laissent la question indécise, par la raison qu'aucune d'elles ne présente de formation comparable. On sait d'ailleurs combien peu les langues les plus proches parentes entre elles s'entendent dans la formation de l'infinitif, ce nom verbal hystérogène dont la notion semble ne s'être présentée que fort tard à l'esprit des hommes. On a donc pu concevoir de trois manières différentes la genèse de l'infinitif afghan, et ces trois solutions sont loin d'en exclure une quatrième.

1° On est tout d'abord tenté d'admettre l'identité morphologique de l'infinitif et du participe en *-âl*; rien ne s'oppose, en effet, à ce que le suffixe *-ra-* ait été employé pour former un infinitif. La plus grande difficulté ici ne git pas en ce que la même forme aurait revêtu deux fonctions différentes, car c'est un phénomène qui se produit fréquemment dans l'histoire des langues, mais en ce que le participe se formerait tantôt avec le suffixe *-ra-*, tantôt sans lui, tandis que l'infinitif le reçoit toujours : la parité des deux formations une fois admise, on ne concevrait pas pourquoi le suffixe *-ra-*, toujours présent dans l'une, ferait parfois défaut dans l'autre. Mais rappe-

lons-nous que l'emploi du participe en *âl* au lieu du participe en *âh* est affaire d'usage plutôt que de grammaire proprement dite, qu'en définitive rien n'empêcherait que tous les verbes eussent deux participes, l'un en *âh*, l'autre en *âl*, comme c'est d'ailleurs le cas de quelques-uns, et qu'ainsi la discordance signalée n'est qu'apparente. Peut-être alors, après avoir examiné les deux solutions suivantes, reviendra-t-on à la première comme à la moins invraisemblable.

2<sup>o</sup> M. Fr. Müller (1) avait jadis rapproché l'infinitif afghan en *-tâl* de l'infinitif persan en *-tan* (= i. e. *-ta-na*). Mais il a lui-même abandonné cette opinion en constatant que la supposition d'un changement de *n* en *l* était inadmissible.

3<sup>o</sup> Cette conjecture écartée, le savant linguiste a été amené par la fréquente permutation des dentales en *l* à envisager la désinence *-(t)âl* comme le résidu de *-ta-la-*, c'est-à-dire d'une reduplication du suffixe *-ta-* analogue à celle que l'on constate, soit dans les noms latins comme *pie-tâ-t-*, soit dans les superlatifs grecs en *τα-τε-*. « Si l'on admet avec moi, dit-il, que l'afghan est issu d'un ancien dialecte bactrien, on comprendra pourquoi la formation de l'infinitif de cette langue n'a rien de commun avec celle de l'infinitif persan ; on sait en effet que le suffixe d'infinitif *-tana*, auquel se rapporte le persan *-tan*, est étranger à la langue zende, et ne se rencontre que dans le vieux perse. » La preuve est convaincante quant à la différence radicale de *-(t)âl* et *-tan* : l'est-elle au même degré quant à l'identité de *-(t)âl* et de *-tata* ? La possibilité d'une per-

(1) *Conjugation*, p. 679 sq.

mutation du *t* final en *l* est incontestable (1); mais c'est la nuance vocalique qui nous arrête. Si en effet, comme la transcription constante de M. Trumpp le donne à penser, la voyelle de la syllabe *-tāl* a la nuance *ā*, elle équivaut, suivant ce qui a été démontré plus haut, à un *a*, proethnique, et dès lors le suffixe *-tāl* du participe se ramène à un suffixe proethnique *-ta<sub>2</sub>-ra<sub>2</sub>* qui se trouve exactement reproduit par celui du verbal latin en *-turus* (= *-to-ro-*). Par la même raison le suffixe *-tāl* de l'infinitif devrait, dans l'hypothèse de M. Müller, se ramener à un proethnique *-ta<sub>2</sub>-ta<sub>2</sub>* dont l'équivalent serait, par exemple, en sanskrit *-tā-ta-*, en grec *-to-ro-*, etc. Or, je ne crois pas qu'il y ait une langue indo-européenne qui présente ce groupe suffixal sous la forme phonique qui équivaldrait au vocalisme de l'afghan : le sanskrit, le grec et le latin, au contraire, s'accordent à la présenter sous la forme *-tA-ta<sub>2</sub>* (grec *-taro-*), qui est bien différente. La formation afghane serait donc un phénomène isolé, tandis qu'en revenant à la première hypothèse on aurait au moins un point de comparaison certain dans les langues classiques, autant du moins qu'il est permis d'appuyer une argumentation quelconque sur un vocalisme aussi obscur et probablement aussi troublé que celui de l'afghan (2).

XIII. Le suffixe proethnique *-tar* des noms d'agent est encore bien reconnaissable en afghan, sous la forme écourtée que lui a faite la réduction de toutes les syllabes, d'abord dans la plupart des noms de parenté, v. g.

(2) *Ueb. d. Spr. d. Avgk.*, p. 6.

(1) Comparez ce qui est dit de l'umlaut *a* à, inf., chap. II, § 2, III, 4<sup>o</sup>, i. n.



*plār* (père), persan *pidar*, zend *pilarē* ; *mōr* (mère), persan *mādar*, zend *mātarē* ; *wrōr* (frère), persan *birādar*, zend *brātarē* ; *khōr* (sœur), persan *khwāhar*, zend *qhañhar* ; *lūr* (fille), zend *dughdharē*, etc. ; puis encore dans *γῆnr* (1) (pénis), évidemment *gan-tar*, sanskrit *ḡani-tar*, à moins qu'il ne faille le rapporter à *gan-tra-*, formation à l'aide du suffixe des noms d'instrument. Ce serait dans ce cas, à ma connaissance, le seul exemple conservé du suffixe des noms d'instrument en afghan. Au reste, le suffixe *-tar* ne se retrouve plus que dans ces très-anciennes formations : en tant que servant à former les noms d'agent par dérivation des verbes, comme dans le grec et le latin, il a complètement disparu ; mais le participe passé en *-(t)āl*, dont on connaît le mode de formation et qui a souvent un sens actif, s'y rattache indirectement, puisque les suffixes *-tar*, *-tara-*, *-tra-*, etc., de la langue proethnique sont assez généralement reconnus pour être formés des mêmes éléments.

XIV. En zend on ne trouve aucun exemple assuré de la dérivation primaire par *-an* (2) ; à plus forte raison n'en saurait-on relever en afghan. Même le zend *cpā* n'a point de corrélatif exact, car l'afghan *spai* se rattache évidemment à la forme à gutturale finale qui a donné au persan le mot *swag*, *sag*, et qui nous a été transmise par Hérodote comme médique (3) ; les thèmes *zu-ān* et *juwān* (jeune), donnés par Dorn (4), ne sont pas confirmés par Raverty ;

(1) D'après Raverty, la prononciation serait *γῆrrn*, mais l'orthographe est bien *γῆnr* ou *γῆnr*.

(2) Voyez Hovelacque, *op. cit.*, p. 111 sq.

(3) Hérod., I, 110 : τὴν γὰρ κίνα καλεῖσαι σπάχα Μῆδοι.

(4) Les mots cités comme provenant de Dorn sont tous tirés du



les thèmes *roš-ān* et *roχ-ān* (brillant, racine *ruk*, lucere) sont de beaux restes de l'antiquité, s'ils ne sont pas empruntés au persan (Raverty), mais ils se rattachent peut-être à la dérivation par le suffixe *-nt-*. Il n'y a rien de plus à dire de cette formation.

XV. La dérivation primaire par *-ant-*, *-nt-* ne s'est pas mieux conservée en afghan que la précédente. Il y a tout lieu de croire, selon moi, que le participe en *-ant-*, en perdant sa nasale comme il arrive en sanskrit et en zend (1), s'est confondu phoniquement avec le participe en *-ta-*, et que les singuliers procès phoniques qui ont été relevés plus haut dans ce dernier tiennent en partie à l'hybridité de sa formation : en d'autres termes, le nom verbal *katāh*, par exemple, représenterait à la fois *kat-ta-* et *kat-a-nt-* fondus en un seul thème, ce qui expliquerait la signification à la fois active et passive qu'il peut revêtir. Mais ce n'est là qu'un simple soupçon qui demanderait à être confirmé par des preuves très-solides, et nous ne serons pas assez imprudent pour nous engager si avant dans la voie de l'hypothèse, sur la foi d'une simple similitude de sens.

XVI. Le suffixe proethnique *-as-* n'est plus reconnaissable en afghan : les thèmes formés à l'aide de ce suffixe, en supposant qu'il en existe, ont dû évidemment, par

petit vocabulaire qui suit sa *Chrestomathy of the Pushtū*, St.-Petersburg, 1847.

(1) Je dis que l'*n* disparaît pour me conformer au langage qu'on a tenu jusqu'à ces derniers temps, et qui était justifié par les apparences. En réalité, on sait que c'est l'*a* qui tombe, que l'*n* resté seul devient nasale sonnante et par suite permute en *a*, suivant le schème que voici : *rik-ā-nt-* (ῥικῶν) *rik-nt-*, *rik-at-*.

suite de la chute des finales atones, se confondre avec les thèmes en *-a-*, car les formes casuelles ne se sont pas assez bien conservées en afghan pour sauver les suffixes que la chute de la finale du nominatif tendait à faire disparaître ; et, d'ailleurs, des langues mêmes qui ont conservé un système de déclinaison fort complet sont sujettes à ces confusions : c'est ainsi que le slave *synŭ*, à côté de son datif régulier *synovu*, par exemple, possède un datif anormal *synu*, formé comme si *synŭ* équivalait à un i.-e. *sunas*, tandis qu'il correspond à *sunus sunavas* ; ainsi, encore que, dans la même langue, *nebo* (ciel), dont le thème est *nebes-* (= *nabh-as-*), peut se décliner comme *igo* (joug), dont le thème est *jugo-* (= *jug-a-*), ou qu'en italien *lido* (au lieu de *littore*) semble venir de *littus litti*. Rien n'est plus commun que ces altérations dues à l'analogie, à plus forte raison dans une langue qui a presque entièrement perdu la faculté de décliner les noms.

Telles sont les diverses dérivations primaires dont il est possible de suivre la trace depuis l'indo-européen jusqu'à l'afghan. Les formations secondaires ont naturellement beaucoup moins d'importance : nous nous bornerons sur ce point à une énumération rapide, renvoyant pour de plus amples détails aux grammaires spéciales. Elles présentent toutes un caractère commun que M. Trumpp (1) a parfaitement mis en lumière : si les formations primaires ramènent en général l'afghan au zend et aux autres idiomes éraniens, les secondaires le rapprochent davantage des dialectes septentrionaux de l'Inde. Toutefois, il ne faut

(1) *Op. cit.*, p. 29 sqq.

drait pas trop se hâter d'en conclure que l'afghan est intermédiaire entre l'éranien et l'indien : ce qui importe évidemment avant tout, c'est la dérivation primaire, qui nous ramène à un état ancien du langage et en révèle le premier substratum ; l'autre, relativement récente, a pu se modifier et admettre des suffixations hystérogènes sous l'influence des langages des habitants de l'Inde septentrionale, avec lesquels les Afghans ont eu presque de tout temps plus de rapports qu'avec les Éraniens, cela d'autant mieux, je le répète, que le système suffixal des Afghans et celui de l'Inde ne différaient pas beaucoup l'un de l'autre et pouvaient se confondre dans la pratique. Veut-on un exemple, entre mille, de ces formations modernes et hybrides ? L'anglais dit *quak-er-ess* et adapte par conséquent un suffixe secondaire d'origine française (comme dans *benefactor*, *benefactress*) à un thème composé d'une racine et d'un suffixe absolument germaniques : la formation normale serait *quakerin*. Il faut donc se garder d'attacher trop d'importance à la similitude, peut-être accidentelle, des suffixes secondaires.

#### XVII. Dérivation secondaire.

1° Suffixe *-i-* (féminin) : très-commun en sindhi et en persan pour la formation de noms abstraits dérivés d'adjectifs, beaucoup plus rare en afghan, v. g. *badā-t* (grandeur), de *badā-e* (grand); *khwa-sī* (plaisir), de *khwaś* (satisfait). Il n'y a point de corrélatif zend assuré ; mais c'est sans doute *-jā*.

2° Suffixe *-āi-* (féminin) : paraît la forme pleine du précédent, assez commun pour la formation des noms abstraits : v. g. *runj-āi* (splendeur), de *runj* (brillant). L'équivalent zend n'est pas connu.

3° Suffixe *-ā* (féminin) : même fonction. M. Trumpp l'identifie au précédent, ce qui me paraît douteux, bien que dans l'usage ils se confondent et se substituent l'un à l'autre : v. g. *runr-ā*, de *runr*.

4° Suffixe *-āh* (féminin) : même fonction ; paraît une abréviation du précédent ; assez commun : v. g. *pirzaw-āh* (désir), de *pirzō* (1) (désireux).

5° Suffixe *-tiā* (féminin) : sindhi *-tā*, *-tāhi* (2), forme un très-grand nombre de noms abstraits tirés d'adjectifs, c'est-à-dire que, bien que correspondant morphologiquement au grec *σία* (= *σι-ja*), il équivaut fonctionnellement au grec *-της* (de *γλυκυ-της*) v. g. *zōr-tiā* (vieillesse), de *zōr* (vieux). Cependant l'étonnante conservation de ce suffixe, dans une langue où les syllabes et les mots se sont tellement réduits, inspire quelque défiance, et il y aurait lieu de se demander si cette terminaison *-tiā* ne contient pas plusieurs suffixes accumulés et soudés entre eux au point d'être devenus méconnaissables, quelque chose comme *tā-t-jā* ou même *tā-ti-jā*. C'est surtout la longue finale qui est difficile à expliquer, puisque l'afghan a abrégé en général toutes les finales féminines.

6° Suffixe *-at* (masculin) : sindhi *-ālu* ; peu commun, v. g. *lōy-at* (grandeur), de *lōe* (grand). Il semblerait que le zend *-tāt* (*haurva-tāt*-) soit mieux que le sindhi en situation d'expliquer cette formation, si malheureusement le genre des noms en *-at* n'excluait cette origine.

(1) Il y a dans cette formation un beau reste d'un ablaut antique, qui valait la peine d'être mentionné.

(2) Étant donnée la manière essentiellement capricieuse dont l'afghan traite le *t* initial de ses suffixes (v. supra, X), il se pourrait fort bien que l'affixe afghan *-āi* représentât le sindhi *-tāhi*.

7° Suffixe *-tōb* et *-ōb* (masculin), d'un primitif *-ta-wa-* (?) ; très-commun : v. g. *spīn-tōb* (blancheur), de *spīn* (blanc).

8° Suffixe *-tūn* et *ūn* (masculin), d'un primitif inconnu (1) ; s'emploie de la même manière que le précédent : v. g. *kanda-tūn* (veuvage), de *kandāh* (veuve). Le sindhi répond par *-tva-na* = i.-e. *ta-wa-na* (?) .

9° Suffixe *-wālai* (masculin) et *-walī* (féminin) : identifiés par M. Trumpp au sindhi *-vana*, ce qui s'écarte des règles de phonétique posées par M. F. Müller : v. g. *mōr-wālai* (maternité), *wrōr-walī* (fraternité), etc.

10° Suffixe *galwī* et *-galī* (féminin) : évidemment identique à *walī* et employé de la même manière ; v. g. *wrōr-galwī* (fraternité). Pour moi, j'avoue que je serais tenté de rattacher ces deux suffixes à sanskrit *ka-thā* (comment?), i.-e. *kwa-tā*, d'où *kwa-ta-ja-*, et, avec les permutations déjà constatées en afghan, *gwalī*, *walī*. On aurait ainsi un mot qui correspondrait à peu près pour la formation et tout à fait pour le sens au latin *quālitās*. Mais on ne peut hasarder pareille hypothèse qu'avec la plus grande réserve : aucun mot afghan ne la justifie.

11° Suffixe *-anai*, sindhi *aṇō*, commun d'ailleurs à toute la famille indo-européenne pour la formation des adjectifs, v. g. *ōs-anai* (actuel), de *ōs* (maintenant). Cf. grec

(1) L'extrême difficulté qu'on éprouve à rattacher certains suffixes afghans à un primitif quelconque ne donnerait-elle pas lieu de supposer qu'on n'a pas affaire à une véritable suffixation, mais plutôt à une composition déguisée, comme, par exemple, dans l'allemand *bisthum*, etc., où le second terme *-thum* ressemble à un suffixe et passe même pour tel dans les grammaires élémentaires, tandis qu'en réalité c'est un nom qui ne circule plus isolément dans le langage courant?

γῆνός, latin *humān-u-s*; la désinence est différente, mais elle sera expliquée dans le chapitre de la déclinaison.

12° Suffixe *-jan*, *-zan*, *-zan*, etc., fort usité, mais emprunté au persan; représente sans doute le suffixe proethnique *-ja* amplifié à l'aide du suffixe *-an*, je dirais d'une manière analogue à ce qui se passe dans le comparatif grec en *-ov-*, si le *v* de ce dernier affixe n'était fortement battu en brèche par la linguistique contemporaine, dont quelques représentants le regardent comme entièrement anaptyctique. V. g. *tab-jan* (fiévreux), de *tab-ah* (fièvre), soit i.-e. *tap-ja-an-*, racine *tap* (chaleur).

Tous les autres affixes secondaires de l'afghan sont sans importance, et paraissent plutôt introduits par l'influence, soit du sindhi, soit du persan, que tirés par lui de son propre fonds. Il n'y aurait plus guère à citer que les nombreux affixes diminutifs, dont le plus simple, *-k*, rappelle à première vue le *-ka* sanskrit qui joue le même rôle. Il est également fort remarquable que l'afghan possède, en commun avec le sindhi, la curieuse propriété de former le diminutif d'un nom rien qu'en y affixant une terminaison féminine et le faisant passer du masculin au féminin : ce n'est pas là une simple coïncidence, mais une affinité véritable, s'il n'y a point eu emprunt direct d'une langue à l'autre (1).

## § 2. — *Thèmes verbaux.*

S'il nous a été possible de retrouver dans la morphologie afghane, bien que profondément altérés, la plupart

(1) E. Trumpp, *op cit.*, p. 49.

des suffixes proethniques de la dérivation nominale, il n'en saurait être de même, malheureusement, des suffixes verbaux. Les thèmes verbaux, en effet, se sont à tel point réduits et émaciés par suite de chute de consonnes et de contractions successives, que, devenus monosyllabiques, ils affectent la forme de thèmes-racines, et qu'on ne saurait y retrouver trace du suffixe qui a concouru à leur création. Il ne faut pas oublier que les suffixes verbaux sont beaucoup moins nombreux que les nominaux, que plusieurs d'entre eux se sont peu propagés et se restreignent à quelques langues de la famille, comme celui du désidératif, celui de l'inchoatif, ou encore le procès de formation de l'intensif et de l'itératif par redoublement dont l'afghan ne présente plus aucun vestige, enfin que la plupart de ces suffixes formatifs de verbes sont des syllabes telles que *-na-*, *-nu-*, *-ja-*, syllabes essentiellement fuyantes, liquides, sujettes à tomber, et dont nous avons déjà constaté la disparition presque entière dans la dérivation nominale. Ce serait donc peine perdue, au moins dans l'état actuel de notre connaissance de la langue, que de s'obstiner à rechercher dans ces thèmes monosyllabiques les éléments perdus ou contractés qui les composent : mieux vaut se borner à ce qui est directement visible, c'est-à-dire à la distinction des verbes dits primitifs, nés dans la période proethnique, soit qu'ils consistent dans la racine pure, soit qu'ils contiennent racine et suffixe intimement fondus ensemble, et des verbes dérivés, c'est-à-dire tirés manifestement des thèmes des primitifs par l'addition d'un élément suffixé. Ceux-ci, à leur tour, se divisent en deux classes : verbes intransitifs et verbes causatifs.

I. Il est encore facile de reconnaître la racine pure dans le thème de verbes tels que *kat-âl* (dire), *kuṭ-âl* (briser), *wa-tâl* (aller), *mṛ-âl* (mourir), *khat-âl* (monter) = *skad-tâl*, par assimilation du *d* au *t*, *way-âl* (parler), et un grand nombre d'autres (1), le thème-racine étant de beaucoup le thème verbal le plus commun dans la langue indo-européenne. Dans la série des verbes de conjugaison forte énumérés par M. F. Müller (2), tous ceux dont il est possible de soupçonner l'étymologie paraissent se rapporter à cette catégorie; les autres sont ou des thèmes manifestement dérivés, ou des mots d'origine obscure. Aucun des suffixes formatifs que le zend admettait dans la formation du thème du présent (3) ne se laisse plus apercevoir.

II. Les verbes dits intransitifs se tirent d'un thème quelconque par l'adjonction d'un élément obscur, peut-être tiré du *prākṛit* (4) : v. g. *badal-ē-dāl* (changer), thème du présent *badal-ē-ž-*, de *badal* (changement); *zar-ē-dāl* (vieillir), thème présent *zar-ēž--*, de *zōr* (vieux); *triv-ē-dāl* (aigrir), thème présent *triv-ē-ž-*, de *triv* (aigre); *āst-ē-dāl* (demeurer), thème présent *āst-ē-ž-*; *wōr-ē-dāl* (pleuvoir), *wōr-ē-ž-*, etc. Tout ce qui concerne, soit la morphologie, soit la syntaxe de cette forme grammaticale, dont il sera question avec plus de détails dans l'étude de la conjugaison, rattache étroitement l'afghan aux idiomes *prākṛitiques*. Sur ce point, M. Trumpp et M. Fr. Müller

(1) Il ne faut point perdre de vue les modifications que subit la désinence de l'infinitif par suite de la chute ou de l'adoucissement du *t*.

(2) *Conjugation*, p. 681 sqq.

(3) Cpr. Schleicher, *Cpd.* p. 758 sqq.

(4) V. inf., chap. III, § 3, v, 2°.



sont d'accord, bien qu'ils diffèrent sur la manière de concevoir la genèse de l'élément dérivatif (1).

III. La formation du causatif est également *prākritique* et consiste dans l'insertion, à la suite de la racine et du thème, d'un élément *-aw-*, qui se rattache à *sanskrit -āpay*, *prākrit -ābē* (2). Empiriquement, on tirera le causatif de l'intransitif, en remplaçant la syllabe *ēd* par la syllabe *aw*, v.-g. *balēdāl* (brûler, neutre), *bal-aw-āl* (faire brûler), thème *bal-*; *planēdāl* (être étendu), *planawāl* (étendre), thème *plan-*; *pakhēdāl* (mûrir), *pakhawāl* (faire mûrir), thème *pakh-* (i. q. *sanskrit pak*); *rapēdāl* (vaciller), *rapawāl* (secouer), thème *rap-*; et ainsi des autres.

Ce luxe considérable de verbes dérivés de formation hystérogène, la faculté d'en créer d'autres indéfiniment et de tirer de tout thème quelconque un verbe à sens causatif et un verbe à sens intransitif, ont dû exercer une influence fatale sur les verbes primitifs, qui ont été comme étouffés sous cette végétation exubérante de formes plus pleines. C'est ce qui explique sans doute aussi pourquoi on rencontre dans la formation et la flexion verbale si peu de vestiges assurés du fonds même de la langue, du substratum indo-européen, presque entièrement recouvert par des éléments postérieurs.

#### APPENDICE.

Sous ce titre, on se bornera à donner un simple tableau des noms de nombre avec les corrélatifs en *sanskrit* et en

(1) *Comparer Conjugation*, p. 688, et *Trumpp.*, *op. cit.*, p. 166.

(2) *Conjugation*, *ibid.*, et *Novara-Expedition*, *Lg. Th.*, p. 170.

zend. On remarquera que, dans les cas où les deux langues types diffèrent sensiblement, l'afghan se rattache toujours plutôt à la forme zende.

1. <i>jaw</i> , fm. <i>jaw-ah</i> ; sk. <i>ē-ka-</i> ;	sd. <i>aē-va-</i> .
2. <i>dwah</i> , fm. <i>dwē</i> ; » <i>dva-</i> ;	» <i>dva</i> , féminin <i>dujē</i> .
3. <i>dre</i> ; » <i>tri-</i> ;	» <i>tri</i> , nom. <i>thrajō</i> .
4. <i>tsalōr</i> ; » <i>čatvār, čatur</i> ;	» <i>čathwar, čatur</i> .
5. <i>pinṇah</i> ; » <i>pāñcan-</i> ;	» <i>pañcan-</i> .
6. <i>ṣpaś</i> ; » <i>śaś</i> ;	» <i>khśivas</i> .
7. <i>ōvah</i> ; » <i>sāptan-</i> ;	» <i>haptan</i> .
8. <i>atah</i> ; » <i>aśtan</i> ;	» <i>astan-</i> .
9. <i>noh, nah</i> ; » <i>nāvan</i> ;	» <i>navan-</i> .
10. <i>las</i> ; » <i>dāṣan-</i> ;	» <i>daṣan-</i> .
100. <i>sal, sil</i> ; » <i>śāta-</i> ;	» <i>ṣāta-</i> .
1000. <i>hazār, zār</i> ; » <i>śahasra</i> ;	» <i>hazāra</i> .

## CHAPITRE II.

### FLEXIONS NOMINALES.

Avant de nous engager dans le redoutable dédale de la déclinaison afghane, efforçons-nous de délimiter dans son ensemble le chemin que nous aurons à parcourir, en comparant l'état actuel de la grammaire afghane au type, soit protoethnique, soit éranien ou indien, d'où elle est issue.

Le sanskrit et le zend distinguaient trois genres : l'afghan, comme la plupart des langues modernes, a laissé tomber la notion du neutre, dont il ne reste plus de trace que dans quelques formes grammaticales exclusivement réservées aux noms des objets inanimés. Il en est de même des langues éraniennes et de la plupart des langues prākritiques.

Le sanskrit et le zend avaient trois nombres : le duel a disparu en afghan comme dans les langues modernes en général.

Le sanskrit et le zend, enfin, avaient sept cas, non compris le vocatif : l'afghan, plus pur que le pârsi, le huzvarêche et le persan, en a du moins conservé deux, que nous désignerons respectivement par les noms de cas direct et de cas oblique (1). Tout le reste de l'ancienne déclinaison a été envahi et détruit par l'analytisme le plus caractérisé.

D'après cela, il semblerait que l'étude de la déclinaison afghane, ainsi simplifiée et réduite au minimum, ne dût être qu'un jeu. Il n'en est rien : l'analogie a profondément troublé la répartition des quelques suffixes qui ont subsisté, et ceux-ci à leur tour ont confondu entre eux leur forme et leur fonction, soit que deux désinences différentes se soient fondues en une seule, soit qu'une seule primitive en ait engendré deux de fonction différente. Qu'on ajoute à cette complication les emprunts faits au persan et aux langues prâkritiques. C'est assez pour qu'on ne doive se diriger dans cette étude qu'avec la plus grande circonspection.

### § 1<sup>er</sup>. — *Du genre.*

L'étude de la formation des noms nous a appris que la plupart des noms de l'un et l'autre genre qui se terminent

(1) Appellation quelque peu inexacte, car on verra que très-souvent ces deux formes sont morphologiquement identiques, mais justifiée par la fonction qui leur est respectivement assignée, car l'une sert pour le nominatif et l'accusatif, l'autre pour tous les cas obliques.

par une consonne ont en réalité une désinence vocalique atone que la dégradation de la prononciation a supprimée. C'est cette désinence qu'il importe de ne jamais perdre de vue, si l'on veut se rendre un compte exact de la nature des flexions nominales.

Quant aux noms qui ont une désinence de genre bien marquée, on y distingue le féminin du masculin par l'une des deux désinences indo-européennes  $-a_1A$  et  $-ja_1A$ , qui sont, comme l'on sait, les indices féminins de toutes les langues de la famille, mais qui en afghan subissent les réductions et altérations suivantes :

1° Les noms masculins en  $-āh$  (= i.-e.  $-a_1$ -) forment, comme on l'a vu, le féminin en changeant cette désinence en  $-āh$ , v. g. *kārg-āh* (corbeau, cpr. sanskrit *kara-va-*), féminin *kārgāh* (1). Cette règle s'étend sans exception à tous les adjectifs et participes en  $-āh$ , concordance frappante, qu'on ne peut mieux comparer qu'à celle des terminaisons *o a* de l'italien et de l'espagnol.

2° Mais la plupart des noms masculins qui se terminaient primitivement en  $-a_1$ - ont en afghan perdu toute désinence; dès lors, pour indiquer le féminin, on affixe simplement l'indice  $-āh$  à la forme masculine. L'équivalent de cette formation est, en latin, *miser-*,  $-a$ , en français, *rond-*,  $-e$ , etc.; v. g. *gaḍ* (mêlé), féminin

(1) Après avoir donné l'exemple *kūṭāh kūṭāh*, qu'on a vu plus haut, et posé *kūṭāh* = *kun-ta\_2*-, j'ai eu grand peur d'avoir pris le Pirée pour un nom d'animal, car M. Trumpp (*op. cit.*, p. 54, i. n.) donne *kūṭāh spai*, a dog of the Kuṭāh race. Mais on trouve dans Dorn *kūṭāh*, *kūṭ* (cette aphérèse est digne de remarque), a little dog, et dans Raverty, a dog of any breed but a greyhound, et ce double témoignage m'a rassuré sur mon étymologie.

*gaḍ-āh*; *tōr* (noir), féminin *tōr-āh*; *lwar* (haut), féminin *lwar-āh*.

3° Dans cette formation comme dans le passage au pluriel et au cas oblique, il se produit assez souvent une périphonie de la syllabe thématique, dont l'explication la plus simple paraît être celle-ci : en perdant sa dernière syllabe atone, le thème masculin a subi dans sa pénultième une sorte d'allongement ou d'assourdissement compensatoire qui a changé la nuance de la voyelle radicale, ou, plus précisément, qui a fait permuter un *a* bref radical en *ō* et *ū* long ; naturellement, dès qu'une terminaison, soit féminine, soit plurielle, soit casuelle, vient s'ajouter à la syllabe radicale, l'alourdissement n'a plus de raison d'être, et l'*a* bref reparaît : v. g. *pōkh* (mûr), cpr. sanskrit *pak-vá*, féminin *pakh-āh*; *xōr* (vieux), cpr. racine *ga,r*, grec γαρ-, féminin *zar-āh*. Il est évident qu'il ne faut attacher aucune importance à ce phénomène d'ordre purement mécanique, bien qu'assez fréquent ; la formation française *beau, belle*, sans le reproduire exactement, en donne une assez juste idée. Il suffit, pour l'application de la règle, de renvoyer aux auteurs spéciaux (1).

4° Ce n'est pas non plus à un mode primitif de formation du féminin qu'il faut attribuer la chute de l'*a* radical devant les affixes, principalement dans les mots qui commencent par une explosive et finissent par une vibrante, v. g. *yal* (voleur), féminin *yl-āh*, etc. Il est bien possible que l'ablaut *mar mr-āh*, qu'on a tenté plus haut d'expliquer (2), ait fourni pour ce genre de formation un modèle

(1) Trumpp, *op. cit.*, p. 108 sqq.

(2) V. sup., ch. 1<sup>er</sup>, § 1<sup>er</sup>, III.

que la langue afghane a développé et reproduit par analogie, d'autant plus aisément que les Afghans, dans leur parler âpre et dur, affectionnent les accumulations de consonnes (1). C'est encore là une expulsion toute mécanique, qui ne doit point nous occuper davantage et que nous négligerons désormais.

5° Cette formation du féminin par l'adjonction de la désinence *-āh* a pu et dû nécessairement s'étendre par analogie à tous les noms masculins qui finissaient par une consonne, alors même qu'ils ne provenaient point d'un thème primitivement terminé en *-āh* : c'est ainsi que le français dit *grand*, *grande*, par analogie de *rond*, *ronde*, en dépit du latin invariable *grandis*. De là la règle générale de formation du féminin par *-āh* pour tous les masculins terminés par une consonne, comme si cette consonne avait toujours été suivie d'un *-a*, disparu : ainsi *tsamiār* (tanneur), dont l'origine m'est inconnue, mais qui semble bien se terminer par le suffixe *-tur*, fera au féminin *tsamiār-āh* ; ainsi encore *khōz* (doux), où nous avons reconnu i.-e. *swād-u*, fera au féminin *khwaṣ-āh* (= i.-e. *swād-a, A*), comme s'il équivalait à *swād-a*, au lieu de prendre une forme équivalente au régulier *swād-aw-ja, A*, gr. *†δ-υ-ja*. Il est superflu de multiplier les exemples de ces anomalies.

6° La même désinence analogique en *-āh* paraît s'être appliquée aux noms en *-ō* et en *-ū*, en tant du moins que ceux-ci sont susceptibles de former un féminin, car la plupart servent pour les deux genres. En grec non plus la désinence secondaire *-u* = *-v*, sanskrit *āu*, n'est

(1) Trumpp, *op. cit.*, p. 60, i. n.

susceptible de flexion féminine. Devant les terminaisons de genre, de nombre et de cas, la finale  $-ō -ā$  permute en  $-āw -aw$ , souvenir d'une apophonie antique qui n'a pas besoin d'être expliquée.

7° On peut hésiter sur le point de savoir si c'est le suffixe proethnique  $-ā$  ou  $-jā$  qu'il faut reconnaître dans la formation du féminin des très-rares noms en  $e$ , v. g. *sōe* (lièvre), féminin *sōj-āh* ou *so-jāh*; *lōe* (grand), féminin *lōjāh*. Pour être fixé, il serait nécessaire de connaître la nature et l'origine de cet  $e$  final, qui parfois semble bien anaptyctique, v. g. dans *zōe* (fils).

8° Les adjectifs en  $-ai$  forment leur féminin en changeant cette terminaison en  $-e$ , v. g. *čūnk-ai* (impudent), féminin *čūnk-e*; *sār-ai* (égal), féminin *sār-e*. Ici, croyons-nous, on voit distinctement apparaître le suffixe proethnique  $-jā$ . Il y a lieu, en effet, de supposer que ces adjectifs en  $-ai$  sont des thèmes secondaires ou tertiaires composés de racine  $+ā+ja$ , comme le grec *μωσαῖος*, et de construire par conséquent un schème tel que *sār-ā-ja<sub>1</sub>-s* (masculin), *sār-ā-ja<sub>1</sub>A* (féminin). Au masculin, l' $a$ , est tombé de bonne heure, comme dans la plupart des thèmes, et le mot est resté sans désinence; au féminin, l' $ā$  final a persisté, mais en se contractant avec les sons précédents, et la semi-voyelle, fondue au milieu de cette contraction, a donné à l'ensemble la nuance  $ē$ ; enfin, la finale  $ē$  s'est abrégée en  $e$ , comme plus haut la finale  $ā$  en  $a$ . Cette évolution est un peu compliquée; mais c'est la seule manière de comprendre que les adjectifs en  $-ai$  forment leur féminin en  $-e$ , tandis qu'un grand nombre de noms en  $-ai$ , ainsi qu'on va le voir, le forment d'une tout autre manière.

9° Les noms en *ā* forment leur féminin en abrégant la voyelle et ajoutant un *ī*. Il est évident d'abord que cet *ī* est le représentant légitime du suffixe *-jā*, qui déjà en sanskrit et en zend se fond souvent en *ī*. Que si l'on se demande maintenant pourquoi cet *ī* ne s'est point contracté, comme la désinence précédente, avec l'*a* du thème masculin, on ne trouvera point d'autre réponse satisfaisante, sinon qu'à l'époque lointaine où pareille contraction aurait pu se produire, les deux voyelles étaient séparées l'une de l'autre par une ou plusieurs consonnes. Il est impossible, d'ailleurs, de se rendre un compte exact de la longue finale de mots tels que *kākā* (oncle paternel), autrement que par un phénomène d'ersatz-dehnung provenant de la chute d'une consonne subséquente, et enfin l'on sait que c'est à la suite d'une finale consonnantique que l'indo-européen emploie l'affixe *-jā* pour former le féminin : cpr. sanskrit *bhārant-ī* = *bharant-ja-* et zend *barethri* = *bharethr-ja-*. Quant à dire exactement quel groupe de consonnes est tombé à la finale de pareils thèmes, cela est sans doute impossible : tout au plus pourrait-on poser à titre de simple exemple un schème analogue à celui du sanskrit et du zend, soit *kākā* = *kāka-nt-*, d'où *kāka-nt-ja-*, *kāka-nt-ī*, et enfin la forme actuelle *kāka-ī*. Ce qu'il est important de constater ici, c'est moins la nature que l'existence même de la finale consonnantique du masculin ; autrement on ne concevrait pas que le même affixe *-jā* du féminin pût, dans certains cas, produire un *e*, et, dans certains autres, un *ī*. Avec notre hypothèse, tout s'explique, et l'on comprend que la contraction, qui a pu se produire dès l'origine dans les thèmes où les voyelles étaient en présence, ait été impos-



sible au contraire là où elles étaient séparées par une consonne : là donc a persisté l'*i* indo-éranien (1) provenant de *-jā*, et, quand plus tard la consonne intermédiaire est tombée à son tour, la langue avait perdu la faculté de faire la contraction, ou bien elle l'a opérée d'une autre manière (inf., 11°). Il est pourtant à remarquer que dans les adjectifs terminés en *ā*, le féminin ne diffère pas du masculin (2), soit qu'ils n'aient jamais possédé de forme féminine, par exemple s'ils proviennent de thèmes proethniques en *-as-*, soit que cette forme y soit tombée en désuétude.

10° Les noms en *-ai* qui ne rentrent pas dans la catégorie des adjectifs forment leur féminin en *-aī*, qui, d'après les explications qui viennent d'être données, doit équivaloir à *a-?jā* ; car ici encore nous sommes obligés de restituer un groupe consonnantique inconnu qui s'est interposé devant l'*i* final et a empêché la contraction. En faut-il d'autre preuve que ce fait, que les adjectifs ou les noms qui avaient primitivement le caractère d'adjectifs forment leur féminin par le changement d'*ai* en *e*, tandis que les noms proprement dits changent *ai* en *aī* ? Évidemment les adjectifs sont très-vraisemblablement rapportés à un type *-ā-jā*, qui se retrouve dans toutes les langues congénères, tandis qu'il est loisible de ramener les noms à un type plus compliqué. Ou bien encore, si l'on n'attache pas une grande importance à cette distinction de noms et d'adjectifs, qui nous est fournie par M. Trumpp, on

(1) Indo-éranien, car on remarquera que cette particularité est commune aux deux familles, et pourtant l'afghan se rapproche davantage du groupe indien par la longueur du son *i* final.

(2) Trumpp, *op. cit.*, p. 115, v. g. *dānā* (sage), féminin *dānā*.

peut admettre que la désinence *ai* représente, tantôt le double suffixe *-ā-ja-*, tantôt les terminaisons *anīja*, si communes en sanskrit. Ce simple *n*, qui se place entre les divers éléments vocaliques de la désinence, aura suffi pour empêcher qu'ils ne se fondent en un seul : v. g. *tsōrai* (taureau), par hypothèse *staw-ra-nīja-*, d'où le féminin *-ra-nījā* et, par  $\bar{i} = j\bar{a}$ , *tsōrai*; *wrumbai* (premier), féminin *wrumbaī*. On peut concevoir ce procès de toute autre façon ; l'important, encore une fois, est de ne pas méconnaître la différence suffixale qui sépare des noms en apparence tous terminés par le même suffixe *-ai* (1).

11° Par une contraction toute moderne, la désinence féminine *aī*, qui résulte de l'évolution précédemment admise, s'est parfois fondue en un simple  $\bar{i}$  : v. g. *tōtai* (perroquet), féminin *tōtī*; *pišai* (chat), féminin *pišī*.

12° Les autres modes de formation du féminin par l'adjonction de terminaisons plus ou moins longues paraissent tout modernes et développés à l'imitation des langues *prākritiques*, spécialement du *sindhi*. Il semble que les similitudes ici soient trop accusées pour qu'on y doive voir l'effet d'une réelle affinité remontant à des siècles : elles résultent bien plutôt d'un emprunt direct.

---

(1) Pourtant il était inévitable qu'il se produisît entre ces deux séries des confusions analogiques, qui compliquent les difficultés relatives à la véritable origine de la désinence *-ai*. Beaucoup de noms en *ai* forment arbitrairement leur féminin soit en *-e*, soit en *-ai*.

§ 2. — *Du nombre et des cas.*

L'étude des formes numérales est inséparable de celle des cas.

Il résulte de ce qui a été dit précédemment que tout nom est susceptible de revêtir quatre formes de déclinaison, savoir : cas direct du singulier et cas oblique du singulier ; cas direct du pluriel et cas oblique du pluriel (1) ; mais il s'en faut de beaucoup que cette série se présente au complet dans tous les noms déclinés : le cas oblique est souvent pareil au cas direct, et parfois le pluriel ne diffère pas du singulier.

Afin de fixer nos idées sur la déclinaison afghane, rappelons-nous ce qu'il reste de la déclinaison indo-européenne dans les langues modernes de l'Éran. De cas oblique, il n'y a plus trace. L'indice du pluriel s'est uniformisé, et en pârsi comme en persan, il est devenu partout, soit *-ān*, soit *-hā*, selon qu'il s'agit d'êtres animés ou inanimés.

(1) Ce qu'on désignera respectivement par les abréviations : dr. sg.; obl. sg.; dr. pl.; obl. pl.

De l'affixe pârsi-persan *-gân*, qu'on retrouvera en afghan, il ne saurait être question, puisqu'il n'est qu'un cas particulier de l'affixe *-ân*, ou plutôt l'affixe *-ân* lui-même, précédé d'une gutturale qui appartient au thème, qui sans doute n'apparaît plus au thème du singulier, mais que le huzvâreche y montre encore sous forme de *k* final (1). Restent *-ân* et *-hā* comme signes véritables du pluriel.

Mais *-hā* lui-même, à son tour, a dû être éliminé. En effet, il n'est pas vrai, comme Bopp le croyait (2), que *-hā* soit l'indice éranien général du pluriel pour les objets inanimés : à mesure qu'on remonte dans l'histoire de la langue, il devient de plus en plus rare. Commun en persan, il l'est moins en pârsi, où souvent encore il est séparé du thème par un point (3), et il n'apparaît que très-exceptionnellement en huzvâreche, où l'indice général est *-ân* (4). D'ailleurs, quand Bopp faisait remonter cet affixe *-hā* à une ancienne terminaison de pluriel neutre, il ne songeait pas que cette terminaison, à la supposer primitivement longue, eût dû s'abrégner dans la suite des temps. On demeure donc généralement d'accord sur ce point que le *-hā* persan n'a rien de proethnique et provient d'une particule postposée, sans doute d'un démonstratif, comme l'izafet; mais, en même temps, comme on retrouve un procédé morphologique analogue dans beaucoup de langues éraniennes, en afghan, en kourde (*-te*), en ossète (*-tā*, *-ta*), on admet que l'emploi de cette parti-

(1) Fr. Spiegel, *Gramm. d. Pârsi-Spr.* (Leipzig, 1851), p. 50.

(2) Bopp, *Gramm. comparée* (trad. Bréal), § 241, t. II.

(3) Fr. Spiegel, *op. cit.*, p. 49.

(4) Fr. Spiegel, *Gramm. d. Huzvâreschsprache* (Wien, 1856), p. 64.

eule comme signe du pluriel remonte dans le domaine éranien à une respectable antiquité (1).

Reste enfin l'indice *-ān*, que Bopp rapportait à l'accusatif pluriel du zend et du vieux perse (2), non qu'au point de vue phonétique la forme du génitif pluriel ne parût plus propre à expliquer la longueur de la voyelle suffixale ; mais, eu égard à sa fonction, l'accusatif lui semblait mieux préparé que le génitif à revêtir le sens d'un nominatif, et il faisait observer avec raison que les langues romanes, par exemple, ont ainsi formé leur pluriel. Mais l'opinion contraire, appuyée sur la haute autorité de M. Spiegel (3), tend à prévaloir, surtout depuis que M. Fr. Müller (4) a fait voir que les thèmes du pluriel des pronoms de première et deuxième personne, notamment en ce qui concerne l'ossète *sma<sup>x</sup>* et le persan *šuma*, ne peuvent se ramener qu'à un génitif. Nous aurons à voir dans quelle mesure ces données se vérifient en afghan, langue qui, plus rapprochée de l'ancien type éranien, a conservé encore d'autres désinences plurales également anciennes, ou au contraire en a laissé s'infiltrer de nouvelles sous des influences étrangères.

Pour comparer avec sûreté les flexions afghanes aux flexions proethniques, il faut ne considérer d'abord que les thèmes masculins en *-a<sub>1</sub>*, les plus nombreux, les plus importants, les mieux conservés, ceux enfin sur lesquels la

(1) P. Lerch, *Ueb. das Pluralsuffix im Ossetischen* (Bull. de l'Acad. Imp. de St. Pétersbg., t. VIII, 1865, p. 43 sq.).

(2) Bopp, *op. cit.*, II, § 240.

(3) Höfer's *Ztschr.*, I, p. 220.

(4) *Das Personalpronomen in den modernen eränischen Sprachen* (Stzgsber. d. K. Akad. Wien, 1864, p. 568 sq.).

plupart des autres ont dû se modeler ; puis les féminins en *-a<sub>1</sub>A*, qui ont avec ceux-ci les plus grandes affinités.

I. Thèmes en *-a<sub>2</sub>-*. — On sait que cette désinence se présente en afghan sous la forme pleine *-àh*, ou sous la forme apocopée.

1° Le schème de la forme pleine est le suivant :

Sg. dr. <i>kārg-àh</i> (corbeau),	<i>wrār-àh</i> (1) (neveu).	Pl. dr. <i>kārg-ān</i> , <i>wrār-ūnah</i> .
» obl. <i>kārg-āh</i> .	<i>wrār-āh</i>	» obl. <i>kārg-ānō</i> , <i>wrār-ūnō</i> .

Telles sont du moins les désinences les plus usitées ; nous retrouverons les autres. Il va sans dire d'ailleurs que ces désinences ont pu s'étendre par analogie à des noms en *-àh* où l'*-àh* fait partie du radical et ne représente point du tout *-a<sub>2</sub>-* proethnique, comme dans *zrāh* (cœur), pl. *zrūnah*.

Cela posé, si, ce qui ne fait point doute, la désinence *-àh* du cas direct est celle du nominatif proethnique, celle du cas oblique, qui est semblable, ne peut être que la même désinence ou celle de l'accusatif : cpr. zd. *vehrka-* (loup), nom. *vehrkō*, acc. *vehrkem*. C'est ce qui résulte d'ailleurs de ce que les noms qui n'ont point de désinence de cas direct terminent généralement le cas oblique en *-àh*. La distinction n'a d'ailleurs ici aucune importance, puisque les deux formes sont identiques ; mais il est assez intéressant de constater dès l'abord que le cas oblique ne diffère pas morphologiquement du cas direct, ou du moins n'en diffère que par la nuance qui sépare l'accu-

(1) De *wrōr* (frère), comme qui dirait *frātrius* ou *frāternus*.

satif du nominatif; encore cette nuance ne serait-elle pas maintenue au point de vue de la fonction, puisque le cas direct joue le rôle d'accusatif aussi bien que celui de nominatif.

L'identité de ces deux formes s'accuse davantage au pluriel. En effet, comme les deux terminaisons plurielles *-ān* et *-ūnah* s'emploient assez arbitrairement l'une pour l'autre, on reconnaît aisément qu'elles ne diffèrent point en principe; seulement l'une s'applique plutôt aux êtres animés, l'autre plutôt aux êtres inanimés (1). Eh bien! si *ān* pouvait encore passer aux yeux de Bopp pour un accus. plur., il est évident qu'il n'aurait plus soutenu cette opinion en présence de *-ūnah* et n'aurait pas hésité à ramener l'une et l'autre désinence au gén. pl. zd *vehrkā-n-ām*. Un seul point reste obscur: il semblerait, d'après la loi phonique que nous avons cru pouvoir poser, que la terminaison pleine dût être *ūnāh* (2) (cf. gr. *-ων* et lt. *-um*) et non *ūnah*. Mais remarquons que l'*a* de la syllabe finale en zend est long et nasalisé, ce qui peut changer l'équivalence.

Maintenant, que dire de la finale *-ānō*, *-ūnō* du cas oblique? Peut-on la rapporter à une autre forme que celle du génitif pluriel? Évidemment non. Mais alors nous voici donc en présence d'une forme unique, qui non seulement remplit deux fonctions différentes, mais encore, ce qui est autrement grave, a engendré deux désinences de vocalisme discordant. Pourtant, ce doublet, qui étonne à première

(1) Les deux exemples cités plus haut montrent bien que cette distinction elle-même n'est pas rigoureusement observée.

(2) L'*ā* représentant l'*a*, proethnique de la finale zende *-ānam*, que le grec et le latin rendent par *o* (*θεων* pour *\*θεο-ων*, cf. G. Meyer., *Gram.*, § 367) et par *u* (*deō-(r)-um*).

vue, devient, quand on y réfléchit, une preuve frappante de l'affinité de l'afghan et du zend. On sait, en effet, qu'en sanskrit la voyelle thématique était toujours longue, *açvānām*, tandis qu'en zend elle pouvait être longue ou brève: je crois donc que la finale *-ān*, *-ūnah*, vient du type *vehrkānām*, parce qu'après une syllabe longue et accentuée la voix avait une prédisposition naturelle à assourdir la nasale atone, et qu'au contraire le type *vehrkanām* a pu produire une finale *-ānō*, parce que la nasale longue ressortait plus fortement après une voyelle brève et assourdie; qu'enfin la voyelle thématique de *-ānō* est devenue longue postérieurement, parce qu'elle s'est modelée sur celle du cas direct et qu'on a refait *-ānō* et *-ūnō* sur l'analogie de *-ān* et de *-ūnah*.

Certes, cette explication laisse encore beaucoup à désirer. Je pense qu'elle paraîtra moins invraisemblable, si j'ajoute que l'afghan a manifestement reproduit, non seulement les deux types de gén. plur. du zd. en *-ānām* et *-anām*, comme je le soutiens, mais même le troisième type en *-ām* seul, que nul ne refusera sans doute de reconnaître dans *γar* (montagne), pl. obl. *γr-ō* (cpr. zd. *vehrkām*). Il est bien vrai qu'on pourrait répondre que *γar* fait *γrō* au pl. obl., parce qu'il fait *γrāh* au pl. dr., et que cette forme est née suivant la formule analogique *γrō: γrāh = wrārūnō: wrārūnah*; mais, si *γrāh* est une formation régulière, comme on le montrera plus loin, pourquoi *γrō*, qui reproduit tout aussi fidèlement un type proethnique, ne serait-il pas également normal? On ne doit recourir à l'analogie que pour expliquer ce qui est manifestement en dehors de la régularité grammaticale.

Pour en finir avec les noms en *-āh*, notons qu'un grand



nombre d'entre eux ont la faculté de passer au pluriel sans changer de désinence, que parfois aussi le pl. obl. est identique au pl. dr., ce qui semble bien indiquer que la différence qui les sépare n'a rien d'organique, qu'enfin les noms en *-āh* où l'*āh* ne correspond pas à l'*a<sub>2</sub>* proethnique, et qui n'ont pas été altérés par l'analogie des autres, forment leur pluriel, comme leur féminin, d'une manière particulière (1), v. g. *γō-bāh* (bubulcus), pl. *γō-banah*.

2° Le schème des thèmes en *-a<sub>2</sub>* qui ont subi l'apocope se présente, en thèse générale, d'une manière identique au précédent.

Sg. dr. <i>tōr</i> (noir), <i>ās</i> (cheval).	Pl. dr. <i>tōr-ān</i> , <i>ās-ūnah</i> ,
» obl. <i>tōr-āh</i> ( <i>tōr</i> ), <i>ās-āh</i> ( <i>ās</i> ).	» obl. <i>tōr-ānō</i> , <i>ās-ūnō</i> .

Le cas oblique, qui a partout, comme on voit, une tendance à affecter une forme plus pleine que celle du cas direct, restituée au sg. ordinairement, mais non toujours, la désinence que le cas direct a perdue. Quant aux formes du pluriel, elles ne souffrent point de difficulté.

Nombre de thèmes qui n'ont jamais contenu l'*-a<sub>2</sub>* thématique ont suivi l'analogie de ce type. Qu'il nous suffise de citer au hasard : *γar* (montagne = *gair-i*), *γrāh*, *γrūnah*, *γrūnō* ; *plār* (père = *pitare*) *plārūnah* ; *malik* (chef), terme arabe, *malik-ān*, *-ānō*, etc.

Au reste, ce n'est pas seulement à ces thèmes, c'est à tous les noms de la langue, quelle que soit leur terminaison, que s'est étendue la formation du pluriel par *-ān* (*-gān*) et *-ūnah*. Tous, sans distinction, quand ils ont un

(1) V. *sup.*, ch. I, § 1<sup>er</sup>, n° III, 4°. — Il est bien entendu qu'on néglige entièrement l'aff. *-gān*, éliminé plus haut.

pluriel différent du singulier, le forment par ce moyen (1), à la seule exception près des noms en *-ai* et de quelques noms à finale consonnante que nous retrouverons plus loin. Quand au pl. obl., il ne s'écarte du type du pl. dr. que rarement et d'une manière désormais bien aisée à expliquer: il peut parfois remplacer *-ānō* par un simple *-ō*, que nous savons correspondre à la finale *-ām* du zend, v. g. *mrai-ān* (esclaves), obl. *mrai-ānō* et *mrai-ō* (2).

II. Thèmes en *-a<sub>1</sub>A*. — Si nos inductions ont été justes, on ne retrouve dans la déclinaison afghane des thèmes en *-a<sub>2</sub>* que deux cas proethniques, le nom. accus. sg. et le gén. plur., diversement modifiés. La déclinaison féminine nous paraîtra plus riche, mais aussi plus obscure. Et d'abord il nous semble évident que les seuls thèmes afghans qui aient conservé avec une certaine pureté les flexions indo-européennes des thèmes en *-a<sub>1</sub>A* sont ceux qui ont garde au sg. dr. la désinence *-āh* qui représente le proethnique *-a<sub>1</sub>A*: tous ceux qui l'ont perdue ont passé par analogie à un autre ordre de flexions.

Voici le schème de cette déclinaison féminine :

Sg. dr. <i>lind-āh</i> (arc), <i>pakh-āh</i> (mûre). (3)	Pl. dr. <i>lind-ē</i> , <i>pakh-ē</i> .
» obl. <i>lind-ē</i> , <i>pakh-ē</i> .	» obl. <i>lind-ō</i> , <i>pakh-ō</i> .

(1) Exemples : *gadā* (mendiant), pl. *gadā-jān*; *māmā* (oncle maternel), *māmā-gān*; *banro* (paupière), *banrō-gān*; *sōe* (lièvre), *sō-jān*; *dōe* (coutume), *dō-jūnāh*; *bandi* (prisonnier), *bandi-ān*; *šarū* (sorte d'oiseau), *šarū-gān*; *pairau* (compagnon), *pairaw-ān*, etc.

(2) Il est visible que cette terminaison *-ō* se rapproche plus du nom. acc. zd. v. g. *mātar-ō*, que du génitif; mais il n'est pas moins certain que l'autre finale *-ānō* exclut pour toutes deux toute autre origine que celle du génitif.

(3) Fm. de l'adj. *mār*.

Tout d'abord il est clair que le pl. obl. est le gén. pl. écourté du zd. de *açvām*, *daēnām*. Pourquoi nous ne rencontrons pas ici un gén. en *-ānō* correspondant à *daēnānām*, c'est ce qui s'explique suffisamment par la nature du pl. dr., qui ne contenant pas, comme au msc., la syllabe *ān*, tendait à la faire disparaître dans le pl. obl., et aussi par l'influence analogique des thèmes féminins non terminés en *a<sub>1</sub>A*, lesquels n'avaient point le gén. plur. en *ānām*, influence devenue prépondérante, comme on le verra, dans l'ordre des flexions féminines.

Maintenant que faut-il penser de la désinence *-ē* ? Ici nous avons bien peu d'éléments de décision. La similitude même du sg. obl. et du pl. dr. ne saurait nous éclairer beaucoup, car il se pourrait qu'elle fût due à l'analogie. Dans les thèmes féminins autres que ceux en *-a<sub>1</sub>A*, le sg. obl. et le pl. dr. sont semblables, et là du moins, croyons-nous, cette similitude est organique : elle a pu être transportée de là dans un autre domaine.

Verra-t-on dans la finale *-ē* celle du duel sk. et zd. en *-ē*, que l'analogie aurait ensuite propagée au sg. dr. ? Mais, outre qu'il est peu vraisemblable que la flexion du duel, qui tendait partout à s'effacer, se fût maintenue ici aux dépens de celle du pluriel, on conçoit que cet *ē* long, dont l'existence remonterait fort loin dans l'histoire de la langue, n'eût pu demeurer si longtemps intact et se serait tout au moins abrégé. Il faut donc que l'*ē* actuel provienne d'une contraction de plusieurs sons vocaliques.

Or, il n'y a pas, dans toutes les flexions du pluriel de la langue zende, une seule désinence qui ait pu normalement devenir *ē*, et celle du nom pl. en particulier, *daēnāo*, se refuse à ce traitement. Il y en a, au contraire, au sin-

gulier, une qui s'y prête admirablement : c'est le génitif *daēnājāo*, dont l'ensemble vocalique présente, si je puis ainsi m'exprimer, une surface assez vaste pour expliquer la longue persistante résultant d'une contraction, et dont le *j* suffit à motiver la nuance *ē* que cette contraction a revêtue. Il y a, dès lors, deux explications possibles : ou bien, le sg. obl. étant *pakh-ē* = (*pakh*)-*vajāo*, le pl. dr. s'est calqué sur lui en vertu de l'analogie signalée plus haut ; ou, dans la langue bactrienne d'où l'afghan est provenu, le nom. plur. régulier *pakh-vāo*, déjà corrompu par l'influence du gén. sg., était devenu *pakh-vajāo*. Des deux manières, c'est au zend, ou au moins à un idiome bactrien, que nous sommes forcément ramenés.

Quoi qu'il en soit, cette finale *-ē* ne s'est point propagée en dehors du domaine des noms féminins en *-āh*, et nous sommes loin, par conséquent, d'avoir épuisé avec elle la matière des flexions féminines (1).

III. Thèmes masculins qui n'ont pas subi l'analogie des thèmes en *-a<sub>1</sub>*-. — Quelques-uns de ces thèmes pourraient même bien être des thèmes en *-a<sub>1</sub>*- primitif, qui, devenus consonnantiques par chute de la désinence, ont en sens inverse subi l'influence des thèmes à finale consonnantique. Ce qui le montre bien, c'est que plusieurs appartiennent à deux déclinaisons différentes : ainsi *γar* (montagne) est traité comme thème en *-a<sub>1</sub>*- dans la flexion *γr-ūnah*, et comme thème consonnantique dans la flexion *γr-āh*, et pourtant il n'est ni l'un ni l'autre, puisqu'il vaut *gair-i*.

(1) Il aurait mieux valu même en commencer l'étude par la flexion consonnantique, qui est plus répandue, s'il n'avait paru utile de maintenir le parallélisme des thèmes msc. en *-āh* et des th. fm. en *-āh*, en passant immédiatement des uns aux autres.

Ces confusions sont inévitables, et il n'y faut attacher nulle importance.

1° Les noms dérivés en *-ai*, terminaison que nous avons assimilée plus haut à i.-e. *-a-ja-*, *-a-nīja-*, etc., et qui certainement contient le suff. *-ja-*, ont une déclinaison à quelques égards plus pure que celle des thèmes étudiés jusqu'ici, car ils ont conservé le nomin. plur. du zd. Le schème est : sg. dr. *lindai* (archer), obl. *lindī* ; pl. dr. *lindī* ; obl. *lindi-ō* et *lind-ō*. Qu'on se rappelle une flexion zende comme celle de *vanhu-ja-* (fm.) : la forme afghane correspondant au nom. plur. en *-īs* serait ici *\*linda-ī*, mais l'*ī* long a absorbé toute la terminaison ; le pl. obl. *\*linda-inō* a subi la même influence et est devenu *lindi-ō* ; *lindō* est évidemment une forme hystérogène et altérée ; quant au sg. obl., il s'explique aisément aussi par l'accus. sg. en *-īm*. Ainsi voilà un assez beau reste de la déclinaison bactrienne, seulement transporté de la flexion féminine, où nous le retrouverons, au msc., où l'affixe *-ja-* ne se contractait pas en *ī* (1). La longueur des finales les a protégées contre le dépérissement phonique.

2° Plusieurs noms à terminaison consonnantique forment le pluriel en *-ah*. Pour savoir ce que représente cet *-ah*, il faut évidemment consulter des thèmes qui remontent à la plus ancienne langue, et heureusement nous en avons ici un bien authentique : c'est *wrōr* (frère), qui n'a point passé, comme *plār* (père), à la flexion en *-a-*, et qui fait au pl. dr. *wrunr-ah*, obl. *wrunr-ō*. Dès lors, il est facile de voir que,

(1) Ce qui prouve que cette flexion est originairement féminine, c'est qu'au msc. le pl. obl. ne diffère presque jamais, organiquement, du pl. dr., tandis qu'au fm. il en diffère toujours.

si *wrunŋ-ō* vaut *brāthr-ām*, *wrunŋ-ah* ne peut être que l'équivalent du nom. pl. zd. *brāthr-ō*, bien qu'on dût plutôt attendre *wrunŋ-āh*; mais il faut songer que *brāthr-ō* est le représentant de i.-e. *bhrātar-as*, et que toute autre langue bactrienne que le zend a pu très-bien ne pas faire subir à la finale cet assombrissement qui a transformé l'*a* en *ō*; d'ailleurs, il semble que l'afghan hésite dans son vocalisme, car nous allons voir *-āh* dans la même fonction. Voilà donc encore un vestige précieux de la déclinaison indo-européenne.

3° Que dire de la désinence *-āh*, par laquelle certains monosyllabes forment leur pluriel, en rejetant en même temps la voyelle radicale : vg. *ŋar*, pl. *ŋr-āh*, *ŋr-ō*; *ŋāl* (voleur), *ŋl-āh*, *ŋl-ō*; *khar* (âne), *khr-āh*, *khr-ō*, etc.? On ne peut assimiler *-ah* et *-āh* au point de vue phonique, et cependant il n'y a point pour *-āh* d'autre explication possible, car on ne peut le ramener à la particule éranienne *-hā*, qui a dû produire un *a* pur (inf., 5°). Il est probable en effet que la nuance phonique qui sépare ici *-āh* de *-ah* est d'une nature toute mécanique et se lie à la différence de l'umlaut qui caractérise en général ces deux formations du pluriel : les noms qui prennent *-ah* rétablissent la voyelle radicale assombrie au sing., v. g. *špūn* (berger), pl. *špān-ah* (1); les autres, au contraire, la font disparaître : il y a là évidemment un phénomène assez obscur d'influence réciproque du vocalisme du thème sur celui de la désinence.

4° On vient de voir que, la plupart du temps, une périphonie accompagne la formation du pluriel par *-ah*. Il

(1) Comme dans la formation du féminin. V. *sup.*, chap. II, § 1<sup>er</sup>.

faut croire que, dans un cas spécial, comme dans l'allemand *vater*, *väter*, la périphonie a été prise à elle seule pour l'indice du pluriel, car elle est seule demeurée, et la finale a disparu, v. g. *skhar* (pierre), pl. *skhâr*; mais il n'y a que l'umlaut *a* à qui produise cet effet assez inexplicable (1). Il se peut aussi que la périphonie soit due à la chute de la désinence, puisqu'elle disparaît au cas oblique, où la désinence revient, *skhar-ō*.

5° Enfin, exceptionnellement, l'afghan possède une désinence de pluriel en *-a* ou *-ah*, qui ne produit aucune périphonie dans le thème et ne s'emploie qu'à la suite de noms d'objets inanimés précédés d'un nom de nombre; v. g. *kāl* (année), *drē kāl-ah* (trois ans). Cet *-a* me paraît par sa fonction répondre au *-hā* du huzvârêche, du pârsi et du persan, qui n'a rien de primitif et ne doit pas nous arrêter.

IV. Thèmes féminins qui n'ont pas subi l'analogie des thèmes en *-a<sub>1</sub>A*. — Comme il a été dit plus haut, cette classe comprend sans doute des thèmes en *-a<sub>1</sub>A* qui, après la chute de la désinence, ont assimilé leurs flexions à celles des autres noms terminés par une consonne.

1° Les noms en *-e = -a-ja<sub>1</sub>A* sont au fm. les corrélatifs naturels des msc. en *-ai* (2), et leur flexion, empruntée aux désinences zendes en *-ī-*, s'est propagée, comme on l'a vu, parmi les msc. Il ne faut qu'un paradigme pour

(1) M. Trumpp (*op. cit.*, p. 62) se fonde sur ce que l'infinitif est toujours traité comme un pluriel pour admettre que l'*ā* de sa finale *-āl* est un indice de pluriel. Ceci lèverait l'objection, tirée de la nuance vocalique de cette finale, que j'ai cru pouvoir hasarder contre l'origine que lui attribue M. Fr. Müller. V. *sup.*, ch. I<sup>er</sup>, § 1<sup>er</sup>, XII.

(2) V. *sup.*, ch. II, § 1<sup>o</sup>, 8<sup>o</sup>.

faire saisir d'un coup d'œil cette corrélation incontestable.

Sg. dr. *kšulai* (joli), fm. *kšule*. Pl. dr. *kšulī*, fm. *kšulī*.

» obl. *kšulī*, » *kšulī*. » obl. *kšulīō*, *kšulō* (utriusque gen.)

2° Les féminins en *-aī* proviennent, suivant nos conjectures, de thèmes dans lesquels les deux voyelles *a* et *i* étaient autrefois séparées par l'interposition d'un groupe consonnantique. Ce qui tend à vérifier cette supposition, c'est que, dans les flexions, jamais l'*i* final ne se fond avec l'*a* ni ne l'absorbe, comme dans le paradigme précédent : v. g. sg. dr. *gāṇṛaī* (pressoir à l'huile), obl. *gāṇṛaī*, pl. dr. *gāṇṛaī*, obl. *gāṇṛō*. Cette dernière forme est très-probablement altérée, comme plus haut *kšulō*.

3° Les féminins en *-ī*, provenant, si nous ne nous trompons, d'une finale *-aī*, où l'*a* bref s'est fondu dans l'*i* long, restituent cet *a* au sg. obl. et au pl. dr., c'est-à-dire que leur flexion diffère à peine de celle des précédents : v. g. sg. dr. *sahēlī* (servante), obl. *sahēlaī*, pl. dr. *sahēlaī*, obl. *sahēlīō* et (forme altérée) *sahēlō*.

4° Le schème des féminins à finale consonnantique est le suivant :

Sg. dr. *čār* (action).

» obl. *čār-e*.

Pl. dr. *čār-e*.

» obl. *čār-ō*.

Ces désinences en *e* bref sont embarrassantes. Ce ne sont point celles des thèmes en *-a, A*, puisque ceux-ci ont *ē* ; ce ne sont pas non plus celles de thèmes à finale consonnantique primitive, car ceux-ci avaient au pluriel les mêmes flexions que les masculins à finale consonnantique,



et par conséquent on devrait avoir en afghan *mōrah* : *wrun-rah* = zd. *mātarō* : *bhrātarō*, tandis que le pl. de *mōr* (mère) est *mōre*. M. Trumpp, avec sa connaissance pratique et profonde de la langue afghane, nous met sur la voie en nous disant que la vraie finale disparue de ces thèmes féminins est au sg. un *ē* bref, lequel équivaut à un *i* préafghan (1). Le paradigme que nous avons choisi convient parfaitement à cette hypothèse : *čār* peut nous reporter à un primitif *kār-i-* (fm.); mais si nous comparons les désinences de *čār* et celle d'un th. zd en *-i-*, nous sommes loin d'y découvrir un parallélisme bien satisfaisant. Soit le type zend *maiti-*, le même que le grec *μητι-*. Le sg. obl. *čār-e* ne peut guère correspondre phoniquement au zd *matōis* (de *maiti-*), non plus que le pl. dr. à *matajō*, car cette finale en *ō* long aurait dû imprégner profondément de sa nuance la désinence afghane; quant à ramener *čāre* à tout autre cas, comme le dat. sg. *matajē*, on n'y peut songer, car on a vu que l'afghan ne connaît plus d'autres cas que le nominatif, le génitif et peut-être l'accusatif.

Que conclure de cet examen? C'est qu'il faut remonter dans l'histoire de la langue, par delà le zend : l'indo-européen avait au gén. sg. *mataj-ys* (2), et au nom. pl. *mataj-a<sub>4</sub>s*, formes que le sk. a rendues toutes deux par *matajas* et qui sont très-propres à donner, par réduction et chute de la finale, *matē*, puis *mate*. Donc l'afghan a tiré ses flexions, ou d'un idiome bactrien qui n'avait pas assombri en *-ōis* et *-ajō* les finales proethniques, ou d'une langue intermédiaire entre le zd et le sk., et plus

(1) *Op. cit.*, p. 68.

(2) Je désigne par *y* le phénomène indécié que M. de Saussure note par un *A* placé au-dessus de la ligne, et qui est en effet un *A* affaibli.

voisine de celui-ci dans la flexion des thèmes en *-i-* (1). Quant au pl. obl. *čārō* (pour *maijām* ou *maiti-n-ām*), il s'explique sans difficulté.

5° Nous pouvons suivre maintenant la contamination analogique qui a étendu à tous les thèmes féminins les désinences des thèmes en *-i-*. D'anciens noms très-usuels y ont échappé en partie, car *mōr* (mère), *lūr* (fille), *khōr* (sœur), etc., font au sg. obl. *mōr*, *lūr*, et non *mōr-e*, etc. (*mōr* = *mātarō* gén. sg. par chute de la désinence); mais au pl. dr., où on attendrait *mōrah*, etc., on trouve *mōre*, *lunre*, *khwende*, avec désinences influencées, obl. *khwendō*. Un pas de plus, et l'on rencontrera des mots de toute provenance qui ont conformé toutes leurs désinences à celles des thèmes en *-i-*. Ce qui nous échappe encore, c'est le secret de cette étonnante propagation : pourquoi les thèmes en *-i-* plutôt que d'autres ont-ils fourni le type de la déclinaison féminine? Ils ne sont ni les plus nombreux, ni les plus usuels; mais on sait aussi combien sont arbitraires les formations dues à l'analogie.

6° Au surplus, il ne faudrait pas exagérer l'influence des thèmes en *-i-* : beaucoup de noms féminins, et notamment ceux qui se terminent par une voyelle longue, y ont échappé; seulement, comme ils avaient perdu la faculté de former un pluriel régulier, ils ont dû s'en créer un hystérogène, qui est une des formes tératologiques les plus curieuses qui se puissent voir. Sur l'aff. persan du pl.

(1) Voilà le premier fait d'une réelle importance qui semble placer l'afghan à la fois dans la famille indienne et la famille éranienne; encore y a-t-il une autre explication tout aussi plausible. Le gén. en *-ōis* est si singulier qu'il pourrait bien n'être qu'un accident spécial au zend.

masc. *-gām* s'est greffé l'aff. afghan du pl. fm. *-e*, et le tout a formé la désinence du plur. *-gāne*, qui est d'un usage fort répandu : v. g. *pišō* (chat), *pišō-gāne*, *-gānō* ; *trōre* (tante), *trōregāne* ; *mīlū* (ourse), *mīlūgāne*, etc.

Tel est le tableau, aussi complet que possible, de la déclinaison afghane, moins les formes, ou trop excentriques, ou manifestement empruntées. On a pu voir qu'elle s'explique presque tout entière par le zend ou par une langue bactrienne très-voisine du zend.

### § 3. — *Particules préposées et postposées.*

Le cas direct et le cas oblique ne pouvant évidemment suffire à l'expression des diverses modalités qui peuvent affecter les noms, la langue a dû y suppléer, comme l'ont fait toutes les langues analytiques modernes de l'Inde, de la Perse et de l'Europe, par l'emploi de particules dont l'étude appartient plus à la syntaxe qu'à la grammaire, puisqu'elles ne tiennent pas au fond de la langue et constituent une addition postérieure, mais que néanmoins on n'a pas voulu passer entièrement sous silence, de peur d'encourir le reproche d'avoir dissimulé les caractères qui rapprochent le plus l'afghan des idiomes *prākritiques*.

1° Le nominatif a la forme même du cas direct, sans affixe.

2° Il en est de même de l'accusatif. Il est étrange de voir, dans la plupart des thèmes masculins, un génitif ancien remplir cette double fonction.

3° La relation instrumentale s'indique par le cas oblique, sans autre affixe. Cette fonction n'est pas moins surpre-

nante, appliquée à une forme où l'on ne découvre point trace de l'ancien instrumental (1).

4° La relation possessive (génitif) s'indique par le cas oblique précédé de la préposition *da*, que M. Trumpp identifie au pendjâbi *dā* (2), sans doute avec raison, puisque les langues néo-éranienne se sont créé un génitif différent au moyen de l'izafet. Le nom du possesseur suit ordinairement le nom de l'objet possédé : *da kōr taštan* (maître de la maison). C'est le contraire en pârsi et persan : l'afghan est donc bien indépendant du néo-éranien.

5° La relation du datif s'exprime au moyen du cas oblique précédé ou suivi de particules variées : *wa*, préposé qu'on rapproche du pârsi *ō*, dérivé sans doute de la préposition zende *avi* (3), *wa sarī* (à l'homme); *tah* postposé, que l'on compare à l'hindoustāni *taī*, sdh. *tāī* = sk. *sthānī*; *watah* postposé, d'origine douteuse; le sdh. a *vaṭe* (près) postposé; l'emploi simultanée, très-fréquent, de *wa* préposé et de *tah* ou *watah* postposé, v. g. *wa sarī tah*; *lah* postposé, pârsi et persan *rā*, marāthi *lā*, sdh. *lāe*, hindust. *liē*, etc., v. g. *sarī lah*; enfin *larah*, postposé, qui semble être une sorte de reduplication du précédent.

6° Les indices de la relation de l'ablatif ne sont guère moins nombreux : *lah*, préposé au cas oblique avec une

(1) En grec ancien, le rôle de l'instrumental est tenu par le datif : par suite, si le grec moderne avait perdu tous les cas, sauf le datif (c'est le contraire qui a eu lieu), on y verrait encore l'instrumental exprimé par une forme simple. Il a dû se produire en afghan un phénomène analogue.

(2) *Op. cit.*, p. 84, i. n. Cpr. prk. *da*, sk. *tas*.

(3) Spiegel, *Gramm. der Pârsi-Sprache*, p. 55.

modification euphonique accidentelle; *tar*, préposé de même; l'emploi simultanée de *lah* ou *tar* préposé et de *nah* postposé; enfin, dans le dialecte oriental, *de* préposé. Aucune des étymologies hasardées par M. Trumpp pour ces diverses particules n'est, de l'aveu même du savant auteur, rigoureusement satisfaisante (1) : pour ma part, je me refuse à croire que le sk. *tas* ait pu donner en afghan tout à la fois *lah* et *tar*, que ce qui est postposition en sk., en prakrit et en hindi ait pu devenir préposition en afghan, et surtout qu'on puisse identifier l'afghan *nah* et le goudjarâti *nō* sans avoir retrouvé les intermédiaires plus anciens qui les relient. La ressemblance extérieure de *lah* (datif) et *lah* (ablat.) suggère une autre hypothèse, celle d'un thème démonstratif qui indiquerait tendance vers ou éloignement de, suivant qu'il serait placé après ou avant le nom qu'il modifie.

7° Le locatif a pour indices : *pah* préposé, à rapprocher du pârsi *pa*, *fa*, et du persan *pa*, qui se rattachent peut-être au sk. *abhi*; et l'emploi simultané de *pah* préposé et *kxe* postposé, où M. Trumpp suppose  $\chi$  épenthétique comme dans *pxah* (pied), et par suite primitivement *ke* = hindhi *nē-čī* (sous) (?).

8° Le vocatif, emprunté au persan, se forme en ajoutant au cas direct la désinence *ah* ou *āh*, qui n'est autre chose qu'une interjection.

En résumé, les particules afghanes paraissent en partie tirées du fonds commun de la langue, en partie importées des idiomes voisins, et ce serait, croyons-nous, une illusion d'y chercher une preuve de l'affinité indienne

(1) Trumpp, *op. cit.*, p. 86.

ou éranienne de l'afghan, attendu qu'il semble impossible d'y faire le départ des éléments indigènes et des formes étrangères. Rappelons-nous toujours qu'on ne peut faire fond que sur la grammaire pour déterminer le caractère et l'origine des langues.

La relation du comparatif et du superlatif dans les adjectifs s'indique aussi analytiquement au moyen de particules préposées ou postposées, dont quelques-unes sont visiblement empruntées au persan (1).

#### § 4. — *Pronoms personnels.*

Il est impossible de traiter complètement les flexions nominales sans dire un mot de celles des pronoms; toutefois, comme les thèmes démonstratifs et autres ne présentent qu'un médiocre intérêt, et que leurs désinences de déclinaison ne diffèrent guère de celles que l'étude des noms nous a révélées, je me bornerai à examiner les pronoms personnels, qui, à titre de formes très-anciennes et nettement isolées, peuvent fournir d'importants renseignements.

Voici le schème de la déclinaison des pronoms de première et deuxième personne :

Sg. dr. <i>zah</i> (ego), <i>tah</i> (tu).	Pl. dr. <i>mūš</i> , <i>tāse</i> , <i>tāsū</i> .
» obl. <i>me</i> ( <i>mā</i> ), <i>tā</i> .	» obl. <i>mūš</i> ( <i>mūzah</i> ), <i>tāse</i> , <i>tāsū</i> . <i>mūng</i> ( <i>mūngah</i> ).

*Nota.* — L'accus. toujours pareil au cas oblique.

I. Le cas direct du sg. se laisse assez facilement rap-

(1) Trumpp, *op. cit.*, p. 120 sq.

procher du *zd azem*; toutefois l'afghan occupe ici dans l'éranisme une position isolée. Ses congénères n'ont pas conservé le cas direct de première personne, cpr. pârsi et pers. *mam*, et ceux qui l'ont gardé, v. g. ossète et persan dialectal *az*, ont laissé tomber la finale atone, tandis que l'afghan a perdu l'initiale. C'est une formation qu'on peut comparer au français *je* par rapport au lat. *ego*, tandis que *az* trouve son équivalent dans le picard *ej*. En tout cas l'origine purement éranienne de ce pronom ne fait pas l'ombre d'un doute.

L'accus. est *mā* = acc. *zd mām*, et le cas obl. est *me* = loc. *zd mē*; mais ces deux formes se sont facilement confondues. Le datif présente, parmi ses formes multiples, un type fort curieux et fort obscur, *rā tah* (à moi), *tah* étant postposition. D'où vient ce mot *rā* dans le sens de la première personne? En désespoir de cause, M. Trumpp (1) le tire du cas oblique persan *ma-rā* d'où l'initiale serait tombée. Cela est bien invraisemblable. Je sais bien que, dans les langues modernes et très-altérées, il ne manque pas de ces mots, comme le gr. mod. *μᾶτι* (petit œil = ὀμμάτιον) ou le bas-breton *élik* (petit ange = *angél-ik*), dont la partie significative est tombée, tandis que la désinence a hérité de sa signification; mais ces faits se produisent en général dans des mots qui ont vieilli avec la langue, non dans ceux qui ont été tirés tout faits de langues étrangères. D'ailleurs cet *r* se retrouve à la première personne en huzvâreche, et M. Spiegel le considère comme indo-européen (1), sans toutefois en retracer l'origine.

(1) *Op. cit.*, p. 135.

(2) Spiegel, *Gramm. d. Huzvâreschspr.*, p. 79.

Au pluriel *mūz* et *mūng* ne peuvent se rapporter qu'au gén. plur. zd *ahmākem*, dont la gutturale explique seule l'une et l'autre désinence (1). Le cas oblique *mūzah*, *mūngah* est identiquement la même forme, sans la chute de la finale atone, procédé renouvelé de la distinction du pl. dr. et du pl. obl. dans la flexion nominale. On remarquera que la finale *em* donne *ah*, tandis que la finale *ām* donne *ō*. Tout, jusqu'aux nuances du vocalisme, est respecté.

II. Au sg. dr. *tah* s'éloigne du zd *tūm*, du pârsi et du persan *tū*, pour se rapprocher du prk. *ta*, équivalent du sk. *tvam*, mais cela seulement si l'on considère cette forme comme issue du nominatif; comme elle peut tout aussi bien descendre de l'accus., il n'y a pas de raison de la séparer du zd *thwām*, *thwā*, d'autant qu'un idiome bactrien autre que le zd a pu parfaitement posséder, comme le sk., la forme pleine au nominatif. Le cas oblique et l'accusatif ont gardé la longue de *thwā*, qui s'est abrégée au cas direct, suivant un processus constant. Le pluriel est certainement hystérogène, car il n'a rien d'éranien ni même d'indo-européen. M. Trumpp conjecture qu'il se compose du th. *tā-* et de la particule pronominale *-smī*, assimilée en *ssī*, *sī*, *se*, laquelle est fort commune en prk., v. g. *tasmī* (vous); cet emprunt est fort vraisemblable. Une fois *tāse* créé, on en aurait tiré *tāsū* (= *tāsō*?) en vertu de l'analogie de *čāre*, *čārō*, fournie par la flexion nominale.

III. La seule forme de troisième personne qui subsiste est *wa-r* (utriusque generis et utriusque numeri), qui se

(1) Fr. Müller, *D. personalpronommen*, sup.



ramène évidemment, avec le pârsi et persan *oē, ō*, au *zδ* *hūō*, mais dont l'*r* final est inexplicable. Au reste, cette finale est mobile, ce que M. Trumpp attribue à un motif d'euphonie (1); je croirais plutôt que c'est à cause de sa nature anaptyctique. Dans la conjugaison c'est le thème démonstratif *haγah* qui fait fonction de pronom-sujet de troisième personne.

### CHAPITRE III.

#### FLEXIONS VERBALES.

Pour procéder avec méthode dans l'étude des flexions verbales, il faut d'abord examiner les faibles, mais précieux restes de la conjugaison proethnique que présente l'afghan, à savoir les désinences personnelles et les formes modales conservées; puis on passera à l'exposé de la conjugaison périphrastique, qui nécessite la connaissance préalable des verbes auxiliaires. Telle sera la division de ce chapitre, qui comprendra quatre paragraphes.

#### § 1<sup>er</sup>. — *Désinences personnelles.*

L'afghan n'a conservé de l'ancien bactrien que deux ordres de désinences personnelles, celles de l'impératif et celles du présent.

I. Impératif. — L'impératif n'a que la deuxième personne au sg. et au pl. Comme en *sk.*, la deuxième personne du sg. est le thème même du verbe, sans affixe :

(1) *Op. cit.*, p. 138.

l'*a*<sub>1</sub> proethnique (sk. *bōdha*, gr. *βοη*, etc.) y est représenté par la finale *-ah*, qui s'est parfaitement conservée, v. g. *tš-ah* (implore), *swaz-ah* (brûle), *ōs-ah* (sois), *zar-ēz-ah* (vieillis), etc. (1). La deuxième personne du pl. est en *-ai*, ou *ai*, désinence qui ne correspond pas à celle du sk. et du zend *-a-ta* (gr. *-ειν*). Il est probable que la deuxième personne du pluriel de l'impératif s'est assimilée à la deuxième personne du pluriel du présent, elle-même irrégulière, phénomène qui s'est produit dans bien d'autres langues, et particulièrement en français.

II. Présent de l'indicatif. — Sans remonter aux suffixes personnels proethniques, d'ailleurs encore mal connus (2), bornons-nous à placer les désinences afghanes entre celles du sk. et du zd précédées de l'*a* thématique qui en afghan s'est fondu avec le suffixe. De cette manière les analogies ressortiront à première inspection.

	Sg. 1.	2.	3.	Pl. 1.	2.	3.
Zd.	<i>-ā-mi.</i>	<i>-a-hi.</i>	<i>-a-ti.</i>	<i>-ā-mahi.</i>	<i>-a-ta.</i>	<i>-e-nti.</i>
Afgh.	<i>-am.</i>	<i>-ē.</i>	<i>-ī.</i>	<i>-ū.</i>	<i>-ai.</i>	<i>-ī.</i>
Sk.	<i>ā-mi.</i>	<i>-a-si.</i>	<i>-a-ti.</i>	<i>-ā-mas.</i>	<i>-a-tha.</i>	<i>-a-nti.</i>

Ce simple tableau fait bien voir que c'est à ces désinences, et non à celles des temps secondaires, qu'il faut

(1) Il va sans dire que, s'il existe encore en afghan des thèmes-racines simples sans *a*<sub>1</sub> thématique, ce qu'il ne nous a pas été possible de déterminer (v. *sup.*, chap. 1<sup>er</sup>, § 2), la conjugaison de ces thèmes s'est depuis longtemps confondue avec celle des autres, et qu'ils ont revêtu par analogie l'*a*<sub>1</sub> : ainsi *ōsah* de rac. *was* (habiter) pourrait aussi bien correspondre à *was-* (*dhi*) de *wās-mi*, qu'à *wasā* de *was-āmi*.

(2) Il n'est question ici ni des désinences du médiopassif, ni de celles du duel, qui ont entièrement disparu.

rapporter celles de l'afghan, car les formes abrégées sg. 2 *-a-s*, sg. 3 *-a-t*, pl. 3 *-e-nt*, n'auraient pu engendrer *-ē* ni *-ī*. On voit aussi que, malgré l'extrême ressemblance du sk. et du zd, l'afghan tient plus encore de celui-ci que de celui-là, car sg. 2 *-ē* = *ai* contracté est un produit aussi direct que possible de zd *-a-hi*. Il est vrai que le sindhi et l'hindi ont également *-ē*; mais comme ils ont aussi *-ē* à la troisième personne, où l'afghan a *-ī*, la concordance avec les idiomes *prākritiques* est de toute façon moins accusée qu'avec le bactrien. C'est ce qui apparaîtra mieux encore dans les détails.

Sg. 1 : *-am*, persan *-am*, sdh. *ā*, hd. *-ā*. Quoique le sk. et le zd soient identiques, l'afghan est plus voisin du persan que du *prākrit*.

Sg. 2 : *-ē*, sdh. et hd. *-ē*, persan *-ī* : ce dernier s'explique par une forme perse *-a-hij* (pour *-a-hj*), altérée à l'imitation de sg. 3 perse *-a-tij*.

Sg. 3 : si sdh. et hd. *-ē* répondent bien à sk. et zd *-a(t)i*, il faut reconnaître que l'afghan *-ī* s'éloigne de l'un et de l'autre : en supposant la chute du *t*, on a *a-i*, et la juxtaposition de *a* bref et *i* bref n'a pu donner *ī* long, car jusqu'ici c'est le groupe *-aī* que nous avons vu se réduire en *ī*. Le persan est encore moins concordant : il répond par *-ad* = perse *-at*, qui suppose au contraire le maintien du *t* et la chute de la finale, et cela lorsque le perse alourdissait en *-tij* la finale *proethnique* *-ti*. Il y a là une confusion d'où il n'est point aisé de sortir. Pourtant la solution paraît se trouver dans une forme bactrienne alourdie telle que celle du vieux perse, soit *-a-tij*, qui aurait donné *-ati*, et après la chute de la consonne *-aī*, *-ī*. Maintenant, pourquoi l'afghan, héritier du bactrien, est-il

ici plus près du perse que le persan lui-même? C'est ce qu'il n'appartient qu'à un éraniste de dire; mais le problème ne doit pas être insoluble.

Pl. 1 : sdh. *-ū*, hd. *-ē*, persan *-īm*. L'afghan occupe ici une position un peu isolée, par la disparition complète de toute nasalisation (1) : faut-il croire que l'*ū* pur du pronom de pl. 1 (*mūz*) a agi par analogie sur l'*ū* nasalisé de la désinence verbale et se l'est assimilé? C'est ainsi, en sens inverse, qu'on attribue parfois l'*ō* gréco-latin de *ὦ* à celui de *οἶ*.

Pl. 2 : l'afghan *-ai* pour *-a-ta* ne se comprend point. Les idiomes prakritiques ont *-ō*; mais il ne paraît pas qu'on puisse poser afgh. *ai* = prk. *ō*, sauf dans quelques terminaisons de thèmes dérivés où ces deux phonèmes résultent d'une contraction énergique (2). Le persan *-īd* est visiblement, comme à sg. 2, l'inverse de l'afghan : il a rejeté la voyelle finale et gardé la consonne; le vieux perse ne peut nous éclairer, car on n'y connaît pl. 2 qu'à l'impératif, où d'ailleurs il présente aussi *-a-ta*. Ainsi, de quelque côté qu'on envisage la question, on se trouve dans l'impossibilité d'expliquer cet *i* final. Tout ce qu'on peut faire, c'est de le comparer au lt. *-tis*; mais il est évident que le rapprochement de deux termes aussi éloignés ne conclut à rien. C'est la seule difficulté sérieuse de cette matière.

Pl. 3 : comme plus haut à sg. 3, il faut restituer une désinence bactrienne analogue au perse *-a-ntij* pour

(1) Il y a une forme archaïque et poétique en *-ūnah*, qui montre une nasale, mais non pas celle qu'il faudrait. Est-ce l'analogie du pluriel des noms qui a substitué cette désinence à *-ūmah*?

(2) V. les exemples cités par M. Trumpp, p. 45.

expliquer l'*ī* long final, si mieux on n'aime admettre que la troisième personne du pluriel ne diffère pas morphologiquement de celle du singulier. Mais la première conjecture est la plus plausible. Quant à la finale *-īna* (archaïque et poétique), on n'y peut voir qu'un élargissement hystérogène de l'*ī*, probablement sous l'influence analogique de pl. 1 *-ūna*. Cette finale a même passé à la troisième personne du singulier à cause de l'identité des deux désinences *ī* de sg. 3 et pl. 3.

## § 2. — *Modes et temps simples.*

D'après ce qui vient d'être dit, on conçoit que la forme thématique d'un verbe doit être cherchée essentiellement à l'impératif. Cette forme diffère sensiblement par sa consonne finale de celle qu'on déduirait de l'infinitif et du participe passé, et cela en deux points principaux : 1° dans un grand nombre de verbes de toute classe, en ce qu'elle se montre à l'impératif dégagée de toutes les altérations phoniques que lui fait subir ailleurs l'action du suff. *-ta* (1), v. g. *prā-naṣ-ah* (ouvre), inf. *prāna-tāl*, *zghal-ah* (cours), inf. *zghāstāl*, *mūm-ah* (atteins), inf. *mūndāl*, etc. ; 2° dans quelques verbes intransitifs, en ce que le thème de l'impératif rejette l'aff. *-ē-* (en conjugaison *-ēz-*) dont l'infinitif ne peut se passer, v. g. *ōs-ah* (sois, habite), inf. *ōs-ē-dāl*,

(1) V. *supra*, chap. I<sup>er</sup>, § 1<sup>er</sup>, n° X. — En comparant les règles données à cette place et celles de la formation du verbe causatif (*ibid.*, § 2), on verra que, dans ce dernier, le thème de l'infinitif doit être exactement semblable à celui de l'impératif. C'est bien ce qui a lieu.

mais *zar-êz-ah* (vieillis) de *zar-ê-dâl*, *pōh-êz-ah* (comprends) de *pōh-ê-dâl* (1), etc.

Toutes ces modifications importent beaucoup pour l'usage de la langue, mais fort peu pour la recherche de ses affinités. Ce qui est essentiel, c'est de retrouver à la suite du thème les restes des affixes proethniques de conjugaison qui les modifient; mais à cet égard l'afghan est aussi maltraité que possible, et même les langues romanes, même le grec moderne ne sont pas entrés aussi avant que lui dans la voie de l'analyse. Ni le parfait redoublé, ni le futur ou l'aoriste sigmatique, ni même le simple aoriste thématique ne se sont ici conservés; les affixes modaux de l'optatif et du subjonctif ont également disparu: bref, il n'y a plus vraiment de forme simple que le présent de l'indicatif, celui de l'impératif et les noms verbaux, le futur de l'indicatif et le présent ou futur du subjonctif étant d'ailleurs identiques à l'indicatif présent, dont ils ne sont différenciés que par des particules préfixées, à la manière du grec moderne. Tout le reste de la conjugaison a péri et a été remplacé par des formes périphrastiques plus ou moins compliquées.

I. Indicatif présent. — Pour bien faire saisir l'identité de la flexion afghane avec la flexion proethnique, choisissons un thème verbal dont la racine soit encore parfaitement reconnaissable, soit *sah-a-* (rac. *sagh*, supporter, soutenir), proethn. *sagh-a-*, gr. *\*σῑχ-α-*, etc. La conjugaison comparée est :

Proethnique : *sagh-ā-mi*, *sagh-a-si*, *sagh-a-ti*, etc. Pl. 3. *sagh-a-nti*.  
Afghan : *sah-a-m*, *sah-ē*, *sah-ī*, etc. *sah-ī*.

(1) V. de longues listes d'exemples dans Fr. Müller, *Conjug.*, p. 681 sqq.

Le parallélisme est frappant; seulement il y a dans la comparaison un point qu'il ne faut pas oublier : c'est que dans la désinence se sont fondus ensemble, et l'a thématique, et la flexion personnelle (sauf à sg. 1, où ils apparaissent tous deux), en sorte que l'a thématique se dissimule toujours et qu'on serait tenté par exemple de donner *sah-* et non *sah-a-* pour thème de conjugaison. Ce serait une grave erreur, car il semblerait dès lors que le thème du présent pût consister dans la racine pure, formation dont on ne trouve plus trace en afghan en dehors du verbe *être*, et l'on se trouverait dans l'impossibilité d'expliquer le vocalisme des finales, dont on ne se rend compte, on l'a vu, que par une contraction énergique de l'a final du thème avec la désinence personnelle (1).

II. L'impératif est déjà connu : sg. 2 *sah-ah* = *sagh-a*, le thème brut et sans affixe; pl. 2 *sah-ai* = *sagh-a-ta*. Mais cette forme, quoique pure, n'a pas, dans la suite des temps, paru suffisamment claire, et on l'a amplifiée au moyen d'une particule préposée *wu*, v. g. *wu sahak* (supporte). Comme cette particule *wu* est la même que celle qui sert au subjonctif et au futur, et que d'autre part l'emploi n'en est pas obligatoire à l'impératif, il y a lieu de voir dans cette double forme un double impératif, l'un présent, l'autre futur, qui fonctionnellement se confondent, puisqu'en donnant un ordre même à exécuter immédiatement on ne dispose jamais que pour l'avenir.

III. Le subjonctif n'est autre que l'indicatif présent précédé de cette même particule *wu*, toujours invariable, *wu*

(1) Donnons ici le paradigme complet de l'indicatif présent : sg. *saham*, *sahē*, *sahī*; pl. *sahū*, *sahai*, *sahī*.

*saham*, *wu sahē*, etc. On peut aussi le former, mais à la troisième personne seulement, au moyen d'une particule préposée *de*, d'origine obscure (1), *de sahī* (qu'il supporte) (2).

IV. Le futur a deux formes : ou bien il est semblable au subjonctif par *wu* ; ou bien il prépose au subjonctif par *wu* la particule invariable *bah*, v. g. *bah wu saham* (je supporterai). C'est le moment de se demander ce que c'est que cette particule *wu*, qui apparaît si nettement avec la fonction de futur, et accessoirement ce que c'est que ce *bah* qui parfois l'accompagne. Le persan répond à celle-ci par *bi*, v. g. *pursam* (je demande), *bi pursam* (je demanderai).

M. Trumpp croit *wu* et *bah* identiques (3) : il rattache l'une et l'autre particule, avec le persan *bi*, à la racine du *sk. bhāvja* (4), d'où sont issus également, selon lui, le persan *bājad* (il faut) et l'afghan *bojāh* (nécessaire). Je crois cette étymologie parfaitement fondée pour *bah*, mais non pour *wu*. Quelle apparence, en effet, que la même forme primitive eût produit à la fois *bah* et *wu* ? non que, d'après les lois phoniques de l'afghan, elle n'eût pu produire l'un ou l'autre ; mais c'est cette éclosion simultanée qui serait surprenante. Il faudrait supposer deux dialectes dans lesquels la forme primitive se fût diversement modifiée, puis la fusion de ces deux dialectes en un seul. Mais surtout quelle apparence que la langue, pour exprimer le futur, eût imaginé d'ac-

(1) Cf. Trumpp, *op. cit.*, p. 193, i. n.

(2) Disons une fois pour toutes que l'indigence des désinences ne permet pas à l'afghan d'omettre les pronoms personnels et qu'il faut les suppléer partout, v. g. *zah wu saham*, *ha-yaḥ de sahī*, etc.

(3) *Op. cit.*, p. 179, i. n., et p. 194, i. n.

(4) *Bhāv-ja*, was geschehen soll, künftig (P. W.), vient de rac. *bhu*, de sorte que *bah* et *wu* sont bien radicalement identiques, mais non comme M. Trumpp le croit.



cumuler l'une sur l'autre deux particules absolument identiques? C'est qu'à la longue, dira-t-on, elle a perdu le souvenir de leur identité, effacé par leur dissemblance extérieure. Cela est possible; mais ne faut-il pas épuiser toutes les explications admissibles avant d'en adopter une aussi étrange?

Il y en avait pourtant une bien simple: la troisième pers. du sg. du prés. de l'indicatif du verbe *être* (rac. *bhu*) est également *wu*; eh bien! de même que la particule invariable *θα*, du grec moderne, préposée aux personnes du présent pour leur donner le sens futur, vient de la troisième pers. du sg. de *θαλω*, soit *θαλω* *θα*, de même la particule *wu*, placée exactement dans les mêmes conditions, se fait reconnaître pour identique au *wu* de troisième personne du singulier du verbe *être*. Au point de vue du son, il n'y a pas de différence. Au point de vue du sens, qui pourrait élever une objection? Si le grec moderne « il veut que je supporte, que tu supportes, etc. », si le roman « je supporterai, tu supporteras » sont des tours de phrases très-propres à rendre le sens du futur, qui dénierait le même caractère à l'afghan « il est (que) je supporte, tu supportes, etc. »? Pour notre part, nous n'y saurions voir aucune différence.

Résumons-nous: la particule *wu* implique une notion de futur à laquelle la particule *bah* préposée ajoute une notion de futur obligatoire; *bah wu saham* se traduirait exactement « il doit être (que) je supporte ». Mais cette nuance a disparu dans l'usage; on emploie indifféremment *wu saham*, ou *bah wu saham*, ou même *bah saham* (il faut que...) et *wu bah saham* (il est qu'il faut que...), et cette extrême mobilité montre combien tous ces mots sont indépendants les uns des autres.

V. Participe. — D'après ce qui a été dit du rôle des suffixes formatifs *-ta-* et *-ra-* en afghan (1), on sait que le participe ou nom verbal est susceptible de revêtir trois formes distinctes : l'une écourtée, comme *mar* (mortuus), l'autre à désinence pleine, comme *khat-āh* (monté), la troisième à double suffixe, comme *way-āl* (parlé). A la première correspond un plur. *mṛ-āh* ou *mṛ-āl*; les deux autres ont le pluriel pareil au singulier. Quant au féminin, il est, pour la première, *mṛ-āh*, pl. *mṛ-ē*; pour la deuxième, *khat-āh*, pl. *khat-ē*; pour la troisième, *way-al-āh*, pl. *way-al-ē*. Mais, dans l'usage de la langue, toutes ces distinctions morphologiques ne sont plus observées, et les diverses formes participiales se sont confondues, en sorte qu'on verra, par exemple, un fm. *khatalāh* répondre à un msc. *khatāh*, un fm. *khwaralāh* en regard d'un msc. *khōr*, ce dont on trouvera de nombreux exemples dans les grammaires et les vocabulaires (2).

Bornons-nous à établir ici par des schèmes fictifs les concordances régulières, en supposant (ce qui n'est pas) que notre thème *sah-a-* possède ces trois verbaux. Ce thème, choisi à dessein, ne change pas au participe et à l'infinitif :

1. Sg. dr. \**sōh*, fm. \**sah-āh*. Pl. dr. \**sah-āh*, fm. \**sah-ē*.  
     » obl. \**sah-āh*, » \**sah-ē*.   » obl. \**sah-ō*,   » \**sah-ō*.
2. » dr. \**sah-āh*, » \**sah-āh*.   » dr. \**sah-āh*,   » \**sah-ē*.  
     » obl. \**sah-āh*, » \**sah-ē*.   » obl. \**sah-ō*,   » \**sah-ō*.
3. » dr. *sah-āl*, » *sah-al-āh*.   » dr. *sah-āl*,   » *sah-al-ē*.  
     » obl. *sah-āl* (3), » *sah-al-ē*.   » obl. *sah-al-ō*,   » *sah-al-ō*.

(1) V. *sup.*, chap. Ier, § 1er, X et XII.

(2) V. Trumpp, *op. cit.*, pp. 202 sqq., 211 sqq.

(3) Apocopé, aussi *sah-al-āh*. Cpr. les principes de la déclinaison, *sup.*, chap. II, § 2, I, 2°.

Vu le petit nombre de paradigmes donné dans l'étude de la déclinaison, celui-ci, qui est d'une nature toute spéciale, ne sera pas inutile, surtout au moment de s'engager dans l'examen de la conjugaison périphrastique dont le participe est la base. On voit que le n° 1 se rapporte au type *pōkh*, le n° 2 au type *kārgāh*, mais avec pluriel en *-ah* ou *-āh*, enfin le n° 3 au type *skhar*, *skhār*, en admettant avec M. Trumpp que *sahāl*, qui sert pour les deux nombres, est en réalité un *plurale tantum*, ce qui est assez vraisemblable.

VI. On connaît la formation de l'infinitif. Empiriquement, on l'obtient du participe en *-āh* par le changement de *-āh* en *-āl*; dans les verbes dont le participe est *-āl*, il est semblable au participe. V. g. *mṛ-āl* (mourir), *khat-āl* (monter), *way-āl* (parler), *khwar-āl* (manger), *sah-āl* (supporter), *zōr-āl* (préserver), etc.

Toutes ces règles de formation sont communes aux verbes transitifs, intransitifs et causatifs, sans réserve autre que celle des modifications déjà signalées. Exemples : intransitif qui maintient l'*ē* de dérivation, imp. *zar-ē-ž-ah*, prés. *zar-ē-ž-am* (je vieillis), etc., fut. *wu zarēžam*, part. *zar-ē-dāh*, inf. *zar-ē-dāl*; — intransitif qui rejette l'*ē* de dérivation, imp. *ōs-ah* (sois), prés. *ōs-am*, etc., fut. *w'ōsam* (1), part. *ōs-ē-dāh*, inf. *ōs-ē-dāl*; — causatif, imp. *bah-aw-ah* (fais couler), prés. *bah-aw-am*, part. *bah-aw-āh*, inf. *bah-aw-āl*, etc.

(1) Il y a élision de la voyelle de *wu* devant une voyelle initiale.

### § 3. — Verbes auxiliaires.

L'afghan emploie comme auxiliaires différents verbes, qui se rattachent au fonds le plus ancien de la langue indo-européenne, surtout ceux qui expriment la notion de l'être. Nous les classerons suivant les racines proethniques sous lesquelles ils se rangent.

I. Rac. *as*. — Le verbe formé de cette racine, *zd ah-mi*, n'a conservé que le présent de l'indicatif (1), dont voici les flexions.

Sg. 1. <i>jam</i> ,	zd. <i>ahmi</i> .	Pl. 1. <i>jũ</i> ,	zd. * <i>çmahi</i> .
» 2. <i>jē, ē</i> ,	» * <i>ahsi</i> .	» 2. <i>jai</i> ,	» <i>çta</i> .
» 3. <i>dai</i> , fm. <i>dah</i> ,	» * <i>asti</i> .	» 3. <i>dī</i> , fm. <i>dē</i> ,	» * <i>santi</i> .

A part un *j* épenthétique qu'on rencontre aussi en prākrit et en paléoslave, on voit que les deux premières personnes du sg. répondent assez bien à la flexion ancienne; mais le pl. 1 *jũ* et le pl. 2 *jai* ne sont point compatibles avec les formes zendes *çmahi* (restituée d'après sk. *smas*) et *çta*. Il faut que ces formes aient été refaites sur l'analogie de *jam* et *jē*, phénomène dont la conjugaison du thème *as-* dans toutes les langues présente de nombreux exemples, v. g. en grec *ἴσμεν* pour \**σ-με* (*ς*) (2). Quand à *dai*, on ne sait comment l'expliquer; on ignore même s'il se

(1) C'est à tort que M. Trumpp y rattache *ōsah* (sois); *ōs-* représente évidemment *was-*, comme le prouve le sens de *ōsēddl* (habiter). Au reste, on sait que, bien que la racine *was* ait déjà en sk. le sens de *être*, elle ne joue pas en prk. le rôle de verbe auxiliaire que les langues germaniques lui ont si largement attribué.

(2) G. Meyer, *Griech. Gramm.*, § 483.

rattache à cette conjugaison : la variation de cette forme au fm. sg. et pl. tendrait à prouver qu'elle est nominale, et se rattache aux adjectifs participiaux en *ai* dont il sera question plus loin. La même anomalie se reproduit, il est vrai, dans la conjugaison du th. *wu* ; mais il y a lieu de croire que dans *wu* elle est imitée de *dai*.

II. Rac. *sta*. — Finissons-en tout de suite avec cette racine, qui n'a fourni aux verbes auxiliaires qu'une seule forme, à savoir *stah* = *stā-ti* ou *sta-nti*, qui passe pour 3<sup>e</sup> pers. du sg. et du pl. du verbe précédent. Le traitement phonique a été ici tout à fait différent de celui que nous avons relevé dans les désinences personnelles en général : on dirait que la voyelle finale est tombée, comme en persan, puis que le *t*, devenu final, s'est effacé à son tour. Est-ce à la longueur proethnique de l'*ā* qu'il faut attribuer son maintien et la chute de la syllabe brève qui la suit ? Mais cette longueur ne se retrouve ni dans le sk. *tiṣṭhasi* ni dans le zd *histaiti* (2) : il serait bien étrange que l'afghan provînt d'une forme plus pure que celle de ces deux ancêtres.

III. Rac. *bhu*. — L'afghan a conservé de cette racine, non seulement un temps de l'indicatif, mais encore, ce qui est tout à fait exceptionnel, un optatif très-reconnaissable malgré sa dégénérescence.

1<sup>o</sup> Le temps de l'indicatif peut s'expliquer, soit par le présent, soit par le parfait.

a) Par le présent : sg. 1 *wu-m* pour \**wam* = *bhaw-ā-mi*, la labiale initiale ayant fait prévaloir la nuance *u* dans le phonème subséquent ; sg. 2 *wē* = *bhaw-a-(h)i* ; sg. 3 *wu*,

(1) V. Bopp, *Gr. comp.*, § 508.

*wuh* pour \**wah* = *bhaw-a-ti* ; pl. 1 *wū* ; pl. 2 *wai* ; pl. 3 *wū* = *bhaw-a-nti*. L'analogie de *dai*, fm. *dah* et *dī*, fm. *dē* a créé à la 3<sup>e</sup> pers. un fm. sg. *wah* et un fm. pl. *wē*, manifestement hystérogènes.

b) Par le parfait : sg. 3 *wu* = *babhūva* ; et toutes les autres désinences modelées par analogie sur les désinences du présent, v. g. *wum* = *babhūvam* pour *babhūv-a*, etc.

Chacune de ces explications laisse un peu à désirer : l'une exige la supposition d'un procès analogique ; l'autre admet un procès phonique un peu arbitraire, *u* pour *a*. Somme toute, celle par le parfait l'emporte en vraisemblance, d'autant que *wum* a bien comme auxiliaire le sens du parfait.

2<sup>o</sup> Optatif. — On sait que l'affixe de l'optatif est un *-jaA-* qui au pluriel permute en un simple *-ī-* (1) ; cpr. gr. *θε-ίν-ν*, *θε-ī-μν* ; cet ablaut s'est bien conservé en afghan ; seulement les deux formes se sont étendues indistinctement à toute la conjugaison. Le type *bhaw-jā-* (2) a donné *wai*, *wāe*, *wē*, formes dépourvues de désinences, qui par conséquent servent pour les deux nombres et toutes les personnes. Le type *bhu-ī-* a donné *wī*, qui ne sert qu'à la 3<sup>e</sup> pers. des deux nombres, précédé de la particule *de* et remplit plus spécialement la fonction du subjonctif (3). Il y a lieu, je pense, de considérer cette remarquable apophonie comme un des restes les plus précieux des flexions

(1) V. Saussure, *op. cit.*, p. 191.

(2) En réalité *bhu-ja<sub>1</sub>A-* avec racine réduite ; mais il se peut qu'une contamination analogique ait ramené le guna, comme en grec *ἴσ-εν* pour *\*σ-ην*.

(3) V. Trumpp, *op. cit.*, p. 235 et p. 231.

indo-européennes; car on y peut trouver une preuve de plus de l'exactitude des théories de la nouvelle linguistique sur la formation de l'optatif dans la langue proethnique. De plus, c'est, je crois, le seul vestige de l'ancien optatif qu'on rencontre dans les idiomes néo-éranien.

IV. Rac. *su* (aller) (1), ou peut-être plutôt rac. *ga*, i. e. *gwa* (même sens), avec permutation de gutturale initiale en chuintante, afghan *šw-āl* (aller, devenir). — Ce verbe ne présente dans sa conjugaison aucune particularité, si ce n'est que, dans le thème du présent et de l'impératif, il supprime entièrement la labiale, v. g. *wu šah* (deviens), *zah šam* (je deviens), allègement tout mécanique. Quant à sa fonction, il sert à suppléer la voix passive comme en allemand *werden*. La transition du sens d' « aller » ou « tourner » à celui de « devenir » est trop simple pour nous arrêter un instant.

V. Rac. *kar* (faire). — Cette racine a fourni à la langue afghane deux auxiliaires, l'un de voix active, l'autre de voix passive.

1° Sous sa forme thématique *kar-ā-mi*, afgh. *kṛ-a-m*, elle est aisément reconnaissable. Le verbe *kṛ-āl* ne présente d'ailleurs dans sa conjugaison aucune particularité: v. g. *wu kṛah* (fais), *kṛē* (tu fais), etc.

2° Avec le suffixe *-ja-*, indice du passif (2), la rac. *kar* devient *kar-jāmi*, qui a donné en sdh. *ki-ġ-anu* (pour *kir-ġ-anu*, je suis fait). C'est au même procès formatif que M. Trumpp (3) rattache l'afgh. *kēž-a-* (devenir), inf. *kē-dāl*, auxiliaire qui s'emploie comme *šw-āl*, v. g. *kē-žū*

(1) Selon Trumpp, *op. cit.*, p. 236.

(2) Cf. Hovelacque, *Gramm. zde*, p. 141 et 279.

(3) *Op. cit.*, p. 166. Ce serait encore là un beau reste de l'antiquité.

(nous devenons), *kēzī* (ils deviennent), etc. Il en fait également sortir, par aphérèse du *k* initial, la syllabe *-ē-*, *-ē-z-* qui forme les verbes intransitifs. La conjugaison est régulière.

VI. Rac. douteuse, peut-être *kag* (faire) (1). — L'auxiliaire *kaw-a-m* (je fais), beaucoup moins usité que *kram*, est également de voix active : s'il n'équivaut point à *kag-ā-mi*, il est peut-être le causatif de *kar* (avec chute de l'*r* radical) ou d'un thème *ka*, plus simple et plus primitif, soit *k-aw-āl* (faire faire). Il ne mérite pas qu'on s'y arrête davantage.

#### § 4. — Conjugaisons périphrastiques.

Si jusqu'à présent nous nous sommes maintenus en plein courant éranien, avec bien peu de déviations, nous allons maintenant dériver largement vers les langues prakritiques, car c'est à elles que se rattachent en très-grande partie les périphrases nombreuses par lesquelles l'afghan a dû suppléer à la perte de ses flexions de conjugaison. N'oublions pas toutefois que la conjugaison périphrastique est essentiellement hystérogène, et qu'on ne peut qu'avec de grandes réserves s'appuyer sur elle pour établir une affinité linguistique.

Jusqu'à présent aussi, nous n'avons eu qu'un seul type de conjugaison pour tous les verbes ; ici il n'en est plus de même, et les verbes se construisent tout différemment en périphrase, selon qu'ils sont intransitifs ou transitifs (2). De plus, il y a un ensemble de locutions toutes

(1) V. le P. W. de Böhling et Roth.

(2) Parmi les transitifs sont aussi compris les causatifs.



spéciales pour tenir lieu de la voix passive. Ce sont ces trois ordres de conjugaison que nous allons passer en revue aussi rapidement que possible, car, pour tout ce qui tient plus de la syntaxe que de la grammaire, on peut se borner à une simple énumération.

I. Verbes intransitifs. — 1<sup>o</sup> Imparfait. — La base de la conjugaison de l'imparfait est le participe passé : la 3<sup>e</sup> pers. du sg. et du pl. de ce temps n'est autre que le participe passé lui-même, sans aucune addition, exactement comme au prétérit slave, et par conséquent la désinence varie suivant le sexe du sujet, v. g. du verbe *khēz-am* (je monte), *khūt* (il montait), *khatāh* (elle montait), etc., ou bien *khatāl*, *khatālāh*, abrégé en *khatlāh*, etc. ; du vb. *pōhēdāl* (comprendre), *pōhēdāh* (il comprenait), *pōhēdē* (elles comprenaient), etc. Les autres personnes se forment par l'adjonction au participe des formes correspondantes du verbe *jam* raccourcies par la suppression du *j* et fondues en un seul mot avec lui : v. g. *khatam* = *khatāh jam*, ou *khatlam* = *khatāl jam* (je suis étant monté), puis sg. 2 *khatē*, pl. 1 *khatū*, pl. 2 *khatai*, ou bien *khatlē*, *khatlū*, *khatlai*. La conjugaison du prétérit persan est celle qui se rapproche le plus de ce qu'on vient de voir : *pursīdah am*, *pursīdah ē*, etc. ; mais le persan exprime même l'auxiliaire (*ast*, *and*) à la 3<sup>e</sup> pers. du sg. et du pl.

2<sup>o</sup> Imparfait duratif. — Ce temps se forme en préposant à la forme du précédent la particule *bah*, qui sans doute est la même que celle du futur, ou du moins dérive aussi du th. *bhaw-a-*, impliquant ici une notion de durée, d'état continu, comme dans sk. *bhāva-* (existence).

3<sup>o</sup> Imparfait conditionnel. — C'est le participe suivi de l'optatif du verbe *wum*, dont le *w* initial disparaît dans

la fusion des deux formes verbales, v. g. *pōhēdālai* ou *pōhēlai* (= *pōhēdāh wai*).

4° Aoriste. — C'est l'imparfait précédé de la particule *wu*, dont on connaît l'origine : *wu pōhēdalam* (je compris).

5° Aoriste duratif. — Semblable à l'aoriste ordinaire avec *bah* préposé : *bah wu pōhēdalam* (*sup.*, 3°).

Les temps qui précèdent contractent fortement l'auxiliaire avec le participe ; ceux qui suivent, de formation évidemment postérieure, l'en tiennent au contraire séparé. Mais, pour les comprendre, il faut noter une nouvelle forme encore amplifiée du participe, à savoir *khatlai*, qui se décline comme les adjectifs en *ai*, savoir fm. *khatle*, pl. msc.-fm. *khatlī*. Nous avons assimilé ces adjectifs à ceux en *-a-ja-*, et l'on sait combien de suffixes se réunissent déjà pour former *khatāl*. Ainsi *khatlai* représente à nos yeux la surprenante accumulation suffixale (*kha*)-*īa-rā-ja-s*. Cela posé, il est aisé de comprendre que le participe, étant entièrement séparé de l'auxiliaire, varie en même temps que lui, et non seulement en nombre, mais aussi en genre, à toutes les personnes : sg. 1 (msc.) *khatlai jam*, (fm.) *khatle jam*, pl. *khatlī jū*, etc., etc.

6° Parfait. — C'est l'adjectif en *-ai* suivi du prés. du verbe *jam*, dont on vient de citer trois exemples.

7° Parfait du subjonctif. — C'est le même adjectif, suivi de la forme *wī*, 3° pers. de l'optatif du verbe *wum*.

8° Plus-que-parfait. — C'est le même adjectif, suivi du verbe *wum*, v. g. *khatlai wum*, *khatle wum*, etc. Pourquoi l'usage a attaché à l'auxiliaire *wum* une nuance de sens plus reculée dans le passé qu'à l'auxiliaire *jam*, c'est ce qu'il serait impossible d'expliquer si l'on n'admettait que

*wum* est un parfait. Autrement il faudrait se borner à dire que la langue, ayant à sa disposition deux formes périphrastiques pour deux fonctions légèrement différentes, a opéré entre elles un départ arbitraire.

9° Plus-que-parfait du subjonctif. — C'est la forme du plus-que-parfait, avec préposition ou insertion de la particule *bah*.

10° Parfait ou plus-que-parfait conditionnel — Ce temps se forme de la jonction de l'adjectif en *ai* avec l'optatif *wai*.

11° Futur passé. — Ce temps se forme du parfait, par préposition ou insertion de la particule *bah*; en effet, *khattai bah jam* se traduit littéralement « étant monté je serai » (1).

II. Verbes transitifs et causatifs. — Je ne saurais mieux faire que de reproduire sur cette matière délicate les explications données par M. Fr. Müller. « Au point de vue de la distinction des transitifs et des intransitifs, et de la formation des causatifs, dit l'éminent linguiste (2), l'afghan occupe parmi les langues éraniennes une place à part et se rattache directement aux idiomes de l'Inde dérivés du sanskrit. Dans ces idiomes, à la seule exception du bengali et de ses congénères, on ne peut, d'un verbe

(1) Il ne sera pas question des verbes composés à l'aide de l'auxiliaire *noâl* (être capable), parce que ce procédé (cf. Trumpp, pp. 260 sqq.) est bien moins une composition qu'une simple juxtaposition syntaxique; en effet, *zah rasēdalai jam* (je puis arriver) s'analyse : *zah* '(je); *rasēdalai*, imparfait conditionnel ou optatif (*sup.*, I, 3°) du verbe *rasēdal* (que je sois arrivé ou je serais arrivé); *jam* (je suis capable, v. l'étymologie, Trumpp, l. c.). Il n'y a plus là une périphrase verbale, mais deux propositions, l'une principale, l'autre incidente.

(2) *Conjugation*, p. 687 sq.

transitif, former au prétérit qu'un participe passif : par conséquent, devant toutes les formes qui sont composées à l'aide de ce participe, le nom d'agent est mis à l'instrumental, et la forme verbale s'accorde avec le nom d'objet, ou bien elle est considérée comme neutre et régit le nom d'objet (1). Ainsi la proposition « j'ai écrit la lettre » se tournera par « de moi a été écrite la lettre » ou « de moi a été écrit la lettre (acc). » Il est aisé de suivre cette formation particulière depuis le sanskrit jusqu'aux langues modernes. Elle tire son origine, d'une part, des formules de cérémonie des Indiens, dans lesquelles on s'efforce d'éviter l'emploi du pronom personnel, de l'autre, de la substitution dans le langage des formes participiales à celles des verbes définis. Ainsi, au lieu d'une juxtaposition telle que *rāgā-uvāca* (le roi a dit), la langue plus moderne préférera *rājñā-uktam* (par le roi fut dit).... Cette distinction des transitifs et des intransitifs se retrouve tout entière dans la conjugaison du verbe afghan : devant toutes les formes verbales transitives dans lesquelles entre le participe passé le sujet est mis à l'instrumental, et le verbe s'accorde en genre et en nombre avec l'objet. »

Cette règle une fois bien comprise, il est facile de se rendre compte du mécanisme de la conjugaison du verbe transitif, que nous allons suivre à travers tous les temps déjà distingués pour le verbe intransitif en prenant pour exemple le causatif *bārawāl* (charger) (2).

1° Imparfait. — Le verbe se construisant ainsi « par moi, toi, lui, elle, nous, vous, eux, elles — était chargé

(1) Comme en grec *τιμνρία ἰστίς ἡ ἀπετή*, et *τιμνρίον ἰστί τὴν ἀπετήν*.

(2) I. e. causatif, de rac. *bhar*, *bār-wa*, faire porter.

— moi, toi, lui, elle, nous, vous, eux, elles, » et toutes ces relations personnelles pouvant se combiner deux à deux, on voit quelle extrême complication peut revêtir toute forme transitive. Mais cette complication se résout sans la moindre difficulté par la formule suivante : le premier pronom est toujours à l'instrumental, soit *mā*, *tā*, *haṛah* (ou *ē*), *haṛē*, *mūṅgah*, *tāsē*, *haṛō* (ou *ē*, utr. gen.); suit le participe passé, qui s'accorde en genre et en nombre avec le nom de l'objet, soit msc. sg. *bārawàh*, pl. *bārawāl*, fm. sg. *bārawalāh*, pl. *bārawalē*; enfin la formule se termine par le verbe *jam*, employé comme à l'imparfait de l'intransitif et également contracté avec le participe qui précède; à la 3<sup>e</sup> pers. du sg. et du pl., ce verbe est toujours sous-entendu. Par exemple, on aura : *mā barawàh* (je le chargeais), *mā bārawalāh* (je la chargeais), *tā bārawāl* et *tā bārawalē* (tu les chargeais); et en supplant le pronom-sujet, *zah tā bāraw-am* (i. e. *bārawàh jam*, je par toi chargé étais, tu me chargeais), *mūṣ tāsē bārawal-ū* (nous par vous étions chargés, vous nous chargiez), *ta mā bārawē*, *ta mā bārawal-ē* (1) (je te chargeais), *tāsē mūṅgah bārawal-ai*, *tāsē mūṅgah bārawalē* (ai) (nous vous chargeons), etc. Le procédé n'a rien que de syntaxique (2).

2<sup>o</sup> Imparfait duratif. — Semblable au précédent, avec préposition ou insertion de la particule *bah* : *mā bah bārawàh* (je chargeais).

3<sup>o</sup> Imparfait conditionnel. — Même formation que pour l'imparfait simple, avec l'auxiliaire *wai* au lieu de *jam*;

(1) Suivant que *ta* est masculin ou féminin.

(2) V. Trumpp. *op. cit.*, pp. 210 sqq. Désormais on ne donnera plus pour exemple que la forme « par moi... chargé lui ».

seulement, comme cette forme, une fois contractée (*bārawai* pour *bārawàh wai*, etc.), prête fort à l'amphibologie, on ne l'emploie jamais qu'avec un nom d'objet à la 3<sup>e</sup> pers. du sg. et du pl. ; autrement on la supplée par l'imparfait duratif, v. g. *mā bārawai* (je chargerais), mais *zah tā bāh bārawam* (tu me chargerais, tu m'aurais chargé).

4<sup>o</sup> Aoriste. — On prépose simplement *wu* à la forme de l'imparfait, *mā wu bārawàh* (je chargeai).

5<sup>o</sup> Aoriste duratif. -- Même forme avec *bah wu* au lieu de *wu*.

6<sup>o</sup> Parfait. — La formation est rigoureusement parallèle à celle du parfait des verbes intransitifs : du participe en *-al* se tire un adjectif participial en *-al-ai* ou *-l-ai*, qui se conjugue à l'aide du vb. *jam* : v. g. *mā bārawalai dai* (je chargeai), *zah tā bārawalai jam* (tu me chargeas), *ta haḡah bārawalai jē* (il te chargea), etc.

7<sup>o</sup> Parfait du subjonctif. — *Bārawalai wī*, comme plus haut.

8<sup>o</sup> Plus-que-parfait. — Même forme que pour le parfait, avec l'auxiliaire *wum* au lieu de *jam* : *mā bārawalai wuh* (j'avais chargé).

9<sup>o</sup> Plus-que-parfait du subjonctif. — Même forme que le précédent, avec *bah* préposé.

10<sup>o</sup> Parfait ou plus-que-parfait conditionnel. — *Bārawalai wai*, comme à l'intransitif, sauf la tournure transitive.

11<sup>o</sup> Futur passé. — Même forme que le parfait, avec *bah* préposé : *mā bah bārawalai dai* (j'aurai chargé).

Telle est cette tournure transitive (1), procédé de lan-

(1) On en trouvera des paradigmes assez détaillés dans Fr. Müller, *Conjugation*, p. 694 sq., et dans Dorn, *Zusätze*, op. cit., p. 444 sqq.

gage vraiment curieux, qu'on rencontre déjà sporadiquement en sanskrit, que l'afghan possède au plus haut degré en commun avec les langues prākritiques les plus voisines de son domaine, et qui est absolument inconnu aux autres idiomes de souche éranienne.

III. Verbes passifs. — Les temps et modes de voix passive ne sont autre chose que la conjugaison, suivant les règles ordinaires, des auxiliaires déjà connus, précédés du participe ou plutôt de l'adjectif participial qui varie en genre et en nombre selon la nature du sujet : le latin *amatus sum* et tout le verbe passif français en sont une reproduction aussi fidèle que possible. Il faut donc se borner ici à une énumération très-rapide.

1° L'impératif se forme au moyen de l'auxiliaire *šwāl* : v. g. *wu sahalai šah* (sois supporté), *wu sahalē šah* (sois supportée), *wu sahalī sai* (soyez supportés ou supportées).

2° Le présent emploie, soit l'auxiliaire *šwāl*, soit l'auxiliaire *kēdāl*, au présent : *sahalai šam* ou *sahalai kēzam* (toleror).

3° Le futur se tire du présent à l'aide des particules connues.

4° L'imparfait se forme de l'imparfait de l'auxiliaire, avec l'adjectif participial, *zah sahalai šwalam* ou *kēdalam*.

5° L'imparfait duratif insère avant l'auxiliaire la particule *bah*.

6° L'aoriste insère entre l'adjectif participial et l'imparfait de l'auxiliaire la particule *wu*, *zah sahalai wu šwalam*.

7° L'aoriste duratif remplace *wu* par *bah wu*.

8° Le parfait et les temps suivants n'emploient que l'auxiliaire *šwāl*, dont l'adjectif participial est *šwalai*, peu usité, et *šawai*. Le parfait de l'auxiliaire est donc *šawai*

*jam*, etc., et la forme complète d'un passif ainsi conjugué est *zah sahalai šawai jam* (tu fus supporté), *zah sahale šawe jam* (tu fus supportée), *mūž sahalī šawī iū* (nous fûmes supportés ou supportées), etc.

9° Le parfait du subjonctif a pour auxiliaire *šawai wī*.

10° Le plus-que-parfait substitue *wum* à *jam* du parfait.

11° Le plus-que-parfait du subjonctif insère *bah* : v. g. *zah sahalai šawai bah wum* (que j'eusse été supporté).

12° Le parfait ou plus-que-parfait conditionnel a naturellement pour auxiliaire *šawai wai*.

13° Enfin le futur passé insère *bah* devant *jam* du parfait.

Si maintenant on ajoute à toutes ces formes compliquées celles qui sont obtenues au moyen de l'auxiliaire *krāl*, et qui ressemblent beaucoup aux tournures anglaises par *I do*, on se fera quelque idée de l'étonnant développement qu'a pris en afghan la conjugaison périphrastique. Ce n'est rien sans doute en comparaison de l'ottoman ou de telles autres langues agglutinantes, qui, ayant à leur disposition, non seulement quatre ou cinq auxiliaires, mais encore quatre ou cinq participes, peuvent les combiner deux à deux et poursuivre ainsi jusque dans ses nuances infinitésimales l'expression de la pensée, distinguer, par exemple, « je serai ayant mangé » et « j'aurai été mangeant » et « j'aurai été ayant mangé ». Mais c'est plus que la mesure ordinaire des langues indo-européennes, qui ne se sont point perdues dans ces combinaisons à l'infini et qui, dans la conjugaison périphrastique comme dans la plupart de leurs formations, sont moins remarquables par leur richesse que par leur sobriété.



## CONCLUSION.

Nous avons terminé la rapide revue des formes grammaticales essentielles de la langue afghane. Nous nous sommes efforcé, tout en n'omettant rien de ce qui a trait au fond même de la langue, de condenser en un petit nombre de pages des notions qui eussent aisément fourni la matière d'un volume; car, selon nous, si la grammaire pratique, destinée à ceux qui veulent comprendre et parler un idiome étranger, ne peut entrer dans trop de détails, la grammaire linguistique, au contraire, doit être exposée sous la forme la plus brève et la plus précise, afin de permettre à celui qui l'étudie d'embrasser d'un coup d'œil la physionomie de la langue, ses caractères généraux et ses affinités. Allier la brièveté à la clarté, c'est le grand mérite de ces sortes d'œuvres, dont le savant sous les auspices duquel ces lignes ont été écrites (1) a fourni les meilleurs modèles : puisse l'élève ne s'être pas montré trop indigne du maître !

Et maintenant, sommes-nous en mesure de répondre à la question posée au début? Non certes : nous n'empiétons pas sur le domaine des éranistes et des indianistes les plus autorisés, en décidant un point controversé dont la solution n'appartient qu'à eux. Qu'il nous suffise d'avoir, comme nous nous le proposons, rassemblé et résumé dans cet opuscule, sans parti pris, sans omission volontaire, toutes les pièces probantes dans un sens ou dans l'autre,

(1) M. Abel Hovelacque.

tous les éléments de décision, tous les caractères grammaticaux qui rattachent l'afghan, soit aux langues de l'Éran, soit aux idiomes prākritiques, et d'avoir ainsi, aussi consciencieusement que possible, instruit le procès que d'autres sont appelés à juger.

Cependant, si peu que notre opinion personnelle puisse et doive peser dans la balance, nous ne nous croyons pas dispensé de la formuler ici, d'autant que, malgré notre vif désir de rester impartial, nous n'avons pu sans doute nous empêcher de la laisser apparaître de loin en loin dans le cours de ces études. A nos yeux, l'afghan est une langue éranienne et exclusivement éranienne. Le phonétisme afghan est plus éranien que prākritique, malgré l'extrême abondance des linguales, qu'il faut considérer comme importées de l'étranger. La morphologie, que nous venons d'examiner, est encore bien plus concluante. Sans doute le mécanisme de la formation des thèmes ne nous a rien révélé de décidément éranien, et même, dans quelques cas, il nous a semblé voir l'afghan pencher plutôt vers le sanskrit; mais l'extrême similitude des suffixes formatifs en sanskrit et en zend ne permet guère en général de déterminer auquel des deux l'afghan se rattache le mieux; et d'ailleurs les thèmes les plus antiques, les mieux conservés ont une nuance éranienne nettement accusée, témoin les noms de nombre, témoin les participes passés à double suffixe qu'on retrouve en persan. Mais c'est surtout dans la déclinaison et la conjugaison que le parallélisme éclate dans toute sa force : chaque fois que, dans une désinence évidemment proethnique, le zend s'écarte un peu du sanskrit, c'est au premier que l'afghan se rattache; dans les cas bien rares (deux ou trois au plus)

où il en est autrement, la forme afghane fait bien moins songer au sanskrit qu'à une forme bactrienne un peu plus rapprochée du sanskrit que celle qui nous a été transmise par le zend. Au contraire, quels sont les caractères par lesquels l'afghan se rapproche un peu davantage, non pas du sanskrit, remarquons-le bien, mais, ce qui est bien différent, des idiomes prākritiques? C'est, dans la formation des thèmes, les affixes secondaires et tertiaires; dans la déclinaison, les prépositions et postpositions; dans la conjugaison, la distinction du transitif et de l'intransitif, la dérivation du causatif et l'emploi des temps périphrastiques; particularités curieuses sans doute et pleines d'intérêt, mais accidentelles, mais modernes, mais absolument étrangères à la grammaire proprement dite, dues évidemment à une influence considérable exercée sur l'afghan par les idiomes prākritiques depuis l'époque où ils ont pris naissance, c'est-à-dire depuis deux à trois mille ans, mais sans valeur pour démontrer une affinité indo-éranienne, qui, si elle était admise, remonterait nécessairement à la période proethnique, à un temps où n'existait pas même en germe une seule de ces formations hystérogènes.

Résumons-nous. Les Afghans sont Éraniens, et leur langue est, quant au fond, purement éranienne. Seulement, comme le prouve le silence gardé sur leur compte par l'antiquité, et comme la situation géographique de leur pays les y prédestinait, les Pactyes ou Pākhto ont entretenu depuis un temps immémorial les relations les plus suivies avec leurs voisins de l'Inde, dont les mœurs et la langue n'ont pu manquer de réagir très-fortement sur les leurs.



## TABLE.

INTRODUCTION. . . . .	1
CHAPITRE I <sup>er</sup> . — Formation des thèmes. . . . .	8
§ 1 <sup>er</sup> . Thèmes nominaux. . . . .	8
I. Thèmes-racines. . . . .	8
II. Thèmes en -a-. . . . .	11
III. Thèmes en -ā-. . . . .	13
IV. Thèmes en -i-. . . . .	17
V. Thèmes en -u-. . . . .	17
VI. Thèmes en -ja-. . . . .	18
VII. Thèmes en -wa-. . . . .	18
VIII. Thèmes en -ma-, -man-, -mā-. . . . .	19
IX. Thèmes en -na-, -ni-, -nu-. . . . .	19
X. Thèmes en -ta-, (-ti-, -tu-) . . . . .	20
XI. Thèmes en -ra-, -ta-ra-. . . . .	23
XII. Thèmes en -ta-ra- ou -ta-ta-. . . . .	25
XIII. Thèmes en -tar-, -tra-. . . . .	27
XIV. Thèmes en -an-. . . . .	28
XV. Thèmes en -ant-. . . . .	29
XVI. Thèmes en -as-. . . . .	29
XVII. Dérivation secondaire. . . . .	31
§ 2. Thèmes verbaux. . . . .	34
I. Thèmes primaires. . . . .	36
II. Verbes intransitifs. . . . .	36
III. Verbes causatifs. . . . .	37
Appendice. — Noms de nombre. . . . .	37

CHAPITRE II. — Flexions nominales. . . . .	38
§ 1 <sup>er</sup> . Du genre. . . . .	39
§ 2. Du nombre et des cas. . . . .	47
I. Thèmes en $-a_2$ - proethnique. . . . .	50
II. Thèmes en $-a_1A$ proethnique. . . . .	54
III. Autres thèmes masculins. . . . .	56
IV. Autres thèmes féminins. . . . .	59
§ 3. Particules préposées et postposées. . . . .	63
§ 4. Pronoms personnels. . . . .	66
I. 1 <sup>re</sup> personne. . . . .	66
II. 2 <sup>e</sup> personne. . . . .	68
III. 3 <sup>e</sup> personne. . . . .	68
CHAPITRE III. — Flexions verbales. . . . .	69
§ 1 <sup>er</sup> . Désinences personnelles. . . . .	69
I. Impératif. . . . .	69
II. Présent de l'indicatif. . . . .	70
§ 2. Modes et temps simples. . . . .	73
I. Indicatif présent. . . . .	74
II. Impératif. . . . .	75
III. Subjonctif. . . . .	75
IV. Futur. . . . .	79
V. Participe passé. . . . .	78
VI. Infinitif. . . . .	79
§ 3. Verbes auxiliaires. . . . .	80
I. Racine <i>as</i> . . . . .	80
II. Racine <i>sta</i> . . . . .	81
III. Racine <i>bhu</i> . . . . .	81
IV. Racine <i>su</i> . . . . .	83
V. Racine <i>kar</i> . . . . .	83
VI. Racine <i>kag</i> (?). . . . .	84
§ 4. Conjugaisons périphrastiques. . . . .	84
I. Verbes intransitifs. . . . .	85
II. Verbes transitifs et causatifs. . . . .	87
III. Verbes passifs. . . . .	91
CONCLUSION. . . . .	93















